This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

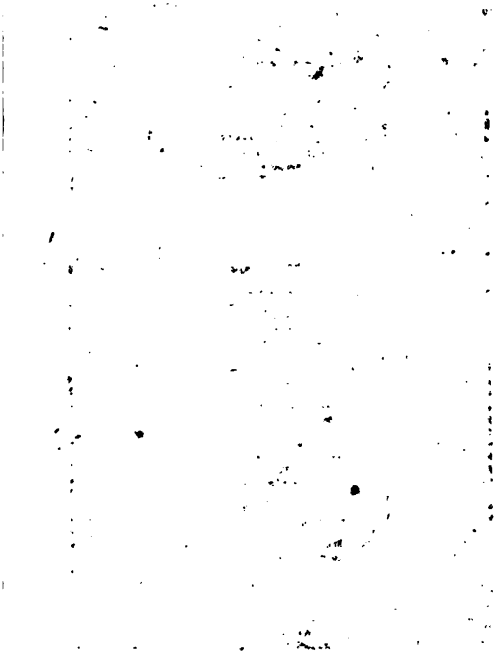
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Twells
M088.9.95

37484



Frontispice Tome 1er

37484

ŒUVRES

BADINES ET MORALES

DE

Mr Cazotte.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

LONDRES.

1788.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
16 JAN 1951
OF OXFORD

A MADAME
BERTIN.

MADAME,

Je dois à l'envie que j'ai eu de vous amuſer, la plupart des petits ouvrages qui compoſent ce Recueil; l'amitié me les fit compoſer, l'amitié

vous les rendit ſupportables : elle riſque aujourd'hui de vous les dédier, ſans vouloir s'appuyer d'autres titres. J'en trouverois beaucoup dans ma reconnoiſſance, ſi votre délicateſſe me permettoit de rappeler ici les motifs de ce ſentiment ſi bien établi chez moi qu'il ne finira qu'avec ma vie. Votre éloge, MADAME, termineroit bien cette petite Épître ; &, contre l'ordinaire de ceux inſérés dans les dédicaces, il feroit plaiſir à tout le monde s'il partoit d'une main plus habile ; mais à meſure que je riſquerois un trait, on le trou-

veroit trop foible ; on viendroit me dire, vous avez oublié celui-là, & l'ébauche finie, l'Etranger ne pouvant pas vous connoître assez, diroit que je me suis livré à l'imagination dans mon Épître, comme dans mes ouvrages, & que tant d'esprit, de grâces, de talens, joints à une bienfaisance, à des sentimens, à des mœurs dignes du meilleur de tous les siècles, sont le plus agréable des phantômes qui soient sortis de mon cerveau. La France me justifieroit à la longue, j'en suis sûr, mais crainte de rester quelque temps compromis,

je finis en vous assurant du profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

CAZOTTE.

PRÉFACE.

Le Public ayant accueilli avec beaucoup de bonté la première édition de cet ouvrage, l'Auteur a cru devoir, dans celle-ci, faire de nouveaux efforts pour la rendre un peu plus digne des suffrages dont on l'avoit honoré. C'est la raison des changemens assez considérables qu'on y trouvera; mais comme le retranchement en entier d'un morceau, jugé bon par un grand nombre de lecteurs, est une protestation contre le goût d'autrui, on croit devoir rendre compte des motifs par lesquels on s'y est déterminé.

Parmi les Contes tenant lieu d'épiſodes dans le tiſſu général de la Fable, il y en avoit précédemment deux qui n'ont paru ni ſuffiſamment liés au ſujet, ni du caractère dont ils devoient être. Ce ſont ceux *du Plaiſir* & *du Pélerin*. Enguerrand poſsédé de la fureur de faire des vers & d'en lire, ne devoit pas débiter de la proſe chez Strigilline; on a cru établir beaucoup mieux le caractère que ce perſonnage doit conſerver juſqu'à la fin, en lui faiſant réciter un petit poëme de tournure chevaleresque dont le fonds ne pouvoit pas être agréable à l'auditoire; ce qui, ſans doute, eſt de ſa part une maladreſſe de plus.

Zerbin en faiſoit un autre en cherchant à diſſiper l'ennui de la Voyageuſe Fleur-de-Mirte, par la lecture du conte moral *du Pélerin*. Aujourd'hui il a recours non à ſes poches, mais à ſa mémoire, pour débiter un de ces fabliaux que les jongleurs de ſon eſpèce jouoient devant les aſſemblées pour l'amuſement de ceux qui les avoient appelés ; & comme ce qu'il fait alors eſt en tout conſéquent à ſes vues, l'eſpèce de fable qu'il débite ſe lie au ſujet & ceſſe d'être proprement un hors-d'œuvre.

On déſireroit que le fabliau de la Brunette Angloiſe eût au moins pour le public, le mérite de la nouveauté. Deſtiné dès l'origine,

à la place qu'il remplit aujourd'hui, il fut dérobé à l'Auteur, il y a quelques années, & imprimé de la manière du monde la plus fautive, dans l'Almanach des Muſes, ſous le nom très-reſpectable du Dictateur de la poéſie, M. de Voltaire; ce qui, ſans doute, l'a fait lire beaucoup plus qu'il ne méritoit de l'être, ſurtout étant auſſi défectueux qu'il dût le paroître alors.

Au lieu d'intituler l'ouvrage Poëme, comme dans la première édition, on auroit dû, peut-être, lui donner le titre, ſans doute plus convenable, & au moins plus modeſte, de *Fable héroï-comique*; mais il faut avoir un droit très-établi dans

dans la République des Lettres, pour être autoriſé à changer la nomenclature. Le poëme charmant de l'Arioſte ayant fait naître l'idée de cette compoſition, pour ainſi dire bâtarde, il a paru moins hardi de lui donner un titre général qui la rangeât dans la claſſe & à la ſuite de ſon modèle, que d'en imaginer un nouveau pour elle.

Il eſt peut-être temps qu'une déciſion réfléchie émanée d'un tribunal prépoſé pour déterminer ſouverainement l'uſage des termes de notre langue, règle la dénomination particulière de tant d'ouvrages connus ſous le nom de *Romans* depuis la renaiſſance des lettres en Europe. Si l'on veut bien

y faire attention, pour avoir été trop généralement appliqué, ne porte d'autre idée à l'eſprit que celle d'ouvrage de pure invention; on le donne à Perceforet, à Gilblas, & ſouvent à Telemaque, ce qui en rend la ſignification abſolument vague.

OLLIVIER,

POÊME.

CHANT PREMIER.

Je voulois chanter les Dieux, les Héros & les Belles; mais la gaieté m'entraîne, elle m'égare, elle veut que je folâtre malgré moi.

Le Dieu du ridicule m'apparoît. Viens, me dit-il, entre dans ma carrière, je te ſoumets tous les eſprits... Puiſſant Dieu! m'écriai-je, ... il s'eſt évanoui, & m'a laiſſé ſon ſceptre & ſes grelots.

Loin d'ici la réſerve minaudière, fille dédaigneuſe de l'humeur & de la jalouſie.

Venez eſprits enfantins, enjoués, complaiſans, faciles, troupe oiſive & riante, environnez votre poëte, formez des grouppes autour de moi: mêlez du lière & des fleurs à mes grelots; qu'un peu de ſel rende le babil piquant; que le ridicule ne ſoit point ſans grâces: rêvons, chantons, amuſons-nous.

Mais, ſi quelqu'eſprit ſérieux trouve que nous ne ſommes pas ſages, que nous faiſons trop de bruit: jeuneſſe aimable, prenez ce petit air boudeur qui vous ſied ſi bien, & notre cenſeur, lui-même, va vous ſourire.

L'Aſie étoit en feu, le monde chrétien, animé d'un zèle religieux, vouloit arracher la Paleſtine aux peuples infidèles qui la profanoient. L'Europe en armes couvroit la mer de ſes vaiſſeaux, la terre de ſes bataillons; mais entre tous les états qui ſe livroient à

l'ardeur d'un ſi beau zèle, la France ſe ſignaloit par les plus redoutables efforts.

Au chagrin de voir la Terre-Sainte opprimée, ſe joignoit le reſſentiment des anciens affronts faits par les Sarraſins à l'empire des Lys. Philippe, ſouverain des François, vouloit humilier l'orgueil du Croiſſant; & les puiſſans vaſſaux de cet auguſte monarque conſpiroient d'une ardeur égale à l'exécution de ſes glorieux deſſeins.

Sigiſmond, comte de Tours, avoit ordonné à ſa nobleſſe de prendre les armes; mais la nobleſſe Françoiſe eut-elle jamais beſoin d'être excitée? La volonté du prince n'étoit pas encore annoncée par ſes hérauts, & déjà cinq cent hommes d'armes, & quantité de chevaliers illuſtres par la valeur & par la nobleſſe de leur origine, s'étoient rangés ſous la bannière de Tours.

La croix d'or qui brille sur leurs soubrevestes, est un témoignage authentique du dessein qui les a rassemblés. Leur contenance fiére présage les prodiges que doit opérer leur vaillance.

Le comte de Tours est à la tête. On démêle dans son attitude & sur son visage l'orgueil & le plaisir de commander à une aussi belle troupe; cependant ses regards sont animés d'un feu sombre; on voit qu'un chagrin secret le dévore. Eh quoi! le plaisir, le faste, l'abondance environnent les grands, l'obéissance & le respect les entourent, la soumission & le dévouement rampent à leurs pieds; comment les soucis cruels, les pâles inquiétudes, les soins dévorans peuvent-ils trouver accès dans leurs ames?

Le comte n'a qu'une fille unique: la nature & l'éducation en ont fait un objet accompli; l'amour que les

obſtacles irritent, qui ſe nourrit dans les larmes, a touché le cœur de la princeſſe, & l'a rendue ſenſible au mérite d'un ſimple chevalier, autrefois ſon page: Agnès eſt devenue mère entre les bras d'Ollivier.

Les liens d'un nouvel hymenée attachoient depuis deux ans Sigiſmond à Frédegilde, femme avare, ambitieuſe, jalouſe & cruelle: elle avoit un fils, objet de ſes complaiſances, & lui deſtinoit dans ſon cœur la main d'Agnès & la Souveraineté de Tours: la princeſſe, prévenue d'une averſion invincible contre le farouche Inare, ne la diſſimuloit point aſſez. La mère, le fils, également furieux, s'occupoient des moyens de ſe venger d'un ſentiment dont ils penſoient avoir droit de ſe plaindre.

Depuis long-temps Agnès, pour ſe ſouſtraire aux importunités d'Inare,

en prétextant une ſanté chancelante, affectoit de ne plus ſortir de ſon appartement; dès qu'elle s'apperçoit de ſa groſſeſſe, elle cherche à s'envelopper encore davantage des ténèbres de la ſolitude; Bobée ſa nourrice, Fleur-de-Myrte ſa confidente, ſeules dépoſitaires du ſecret, s'efforcent, de concert avec elle, à le couvrir d'un myſtère éternel; mais le moment fatal arrive; il faut donner le jour au fruit d'un amour indiſcret & malheureux. Les grands ſont trop entourés, les yeux ennemis & jaloux trop clairvoyans: Frédegilde en eſt inſtruite & en porte ſur le champ la nouvelle au Comte.

Voilà, lui dit-elle, Seigneur, la raiſon des dédains qu'eſſuyoit mon fils Inare; on le ſacrifioit à ce rival; & vos complaiſances pour votre fille, cet objet indigne de votre amour, vous

fermoient les yeux ſur une conduite auſſi coupable.

Sigiſmond ne répond rien; mais ſes regards étincelans, ſes lèvres tremblantes annoncent ſa fureur. Il appelle ſa garde: le ſcélérat qui me déshonore eſt dans mon palais, & les membres de ſon corps écartelé ne ſont pas encore la proie des vautours! Allez, miniſtres de mes volontés; que toutes les portes s'ouvrent à la vue des ordres terribles dont vous êtes chargés, & que ma vengeance ſoit conſommée.

La garde obéit; mais la recherche qu'elle fait eſt inutile. Ollivier étoit près d'Agnès, tandis qu'elle reſſentoit les douleurs de mère; à peine elles eurent fini par un heureux accouchement, que la belle déployant elle-même ſa toilette, en forma des langes pour l'enfant: Ollivier le prend dans ſes bras. Il s'agit de dérober ce dépôt

précieux aux dangers dont il eſt menacé. Un balcon de la princeſſe donnoit ſur les foſſés du château, trop profonds pour laiſſer en apparence quelqu'eſpoir à la fuite par cet endroit: les draps du lit attachés à la baluſtrade, applaniſſent les difficultés, & facilitent la deſcente à l'amant favoriſé; chargé du fruit d'un amour imprudent, il s'éloigne de la vue des murs dont l'enceinte, un inſtant plus tard, alloit lui devenir fatale.

Alors Enguerrand vient trouver le comte.... Seigneur, dit ce chevalier à Sigiſmond: je fus ami d'Ollivier, tant qu'il fut votre ſerviteur, & que je ne vis en lui qu'un chevalier ſans reproche; l'honneur de vous être attaché par le ſang ne me permet pas de balancer ſur le parti que je dois prendre. Ordonnez à vos gens de me ſui-

vre, & abandonnez à mes ſoins la recherche du coupable.

La démarche d'Enguerrand étonna la cour du comte. Etoit-il naturel que le meilleur ami d'Ollivier ſe déclarât ſi hautement contre lui? Mais Sigiſmond ſuppoſe dans ceux dont il eſt environné les mêmes mouvemens dont il eſt lui-même agité, & la garde de ce prince ſe met ſur le champ en campagne ſous les ordres d'Enguerrand.

Pendant que le comte de Tours étoit en proie à des chagrins auſſi cruels, la trompette excitoit de toutes parts les ſujets de l'empire des Lys à venir ſe ranger ſous les drapeaux de leur monarque; & la renommée publioit que ce héros, à la tête d'une armée formidable, étoit prêt à s'embarquer ſur une flotte de cinq cent voiles aſſemblées devant Arles. Sigiſmond ſe voit

forcé de ſe rendre au camp des princes chrétiens.

Madame, dit-il à Frédégilde, ſi des raiſons d'ambition ou de politique m'avoient fait prendre les armes, je connois ce qu'un ſouverain doit à ſon peuple, à ſa maiſon, & à lui-même; & ſachant mépriſer de vains avantages, ou, s'il en étoit beſoin, diſſimuler une injure, je n'irois point porter à l'armée un front chargé d'ennuis, un cœur dévoré de chagrins, incapable de trouver du ſoulagement où vous n'êtes pas, & je préférerois au faſte des cours, au tumulte des camps, la plus affreuſe ſolitude; mais, Madame, un intérêt ſacré nous anime & ne nous laiſſe pas le choix des ſacrifices; cependant ne croyez pas qu'infidelle à ma gloire, je veuille oublier un affront dont un ingrat l'a mortellement flétrie. Il faut intimider le crime par

par des exemples mémorables ; ce lâche ſuborneur, ce vil écuyer, nourri dans ma maiſon, expirera dans les horreurs d'un ſupplice éclatant ; & déchu des priviléges de ſa naiſſance, enſeveli dans les ténèbres du plus affreux cachot ; l'indigne objet de ſa paſſion ſera abandonné pour toujours à la honte & aux remords. Adieu, Madame, conſervez-vous, ſi je vous ſuis cher, & ſongez à ma vengeance. Le comte part, & la malheureuſe Agnès demeure au pouvoir de ſa mortelle ennemie.

Après le départ de Sigiſmond, la garde de ce prince, fidelle à ſes ordres, s'empreſſoit de chercher l'amant d'Agnès dans la ville & aux environs de Tours. Mais rien n'égaloit les mouvemens que ſe donnoit Inare : baſſement jaloux des avantages naturels, de toute eſpèce de mérite dans les autres, il portoit depuis long-temps à Olliviet

une haine violente : elle devint implacable après l'éclat des amours d'Agnès, non qu'Inare aimât la princeſſe, un mouvement ſi noble n'étoit pas fait pour animer un cœur auſſi dépravé; mais dévoré d'ambition, hautain, plein de lui-même, la concurrence d'un ſemblable rival l'indignoit, & la préférence obtenue ſur lui le jetoit dans les derniers excès de l'emportement. Il brûloit de le rencontrer pour le livrer à la vengeance de Frédegilde, & deſcendoit, pour y parvenir, à des recherches dont le plus vil des ſatellites auroit rougi.

Un bruit ſe répand qu'on a vu ſur la route d'Orléans un homme à cheval, preſſant ſa marche & portant devant lui dans un panier un jeune enfant dont les cris ſe ſont fait entendre.

Inare vole à la ſource de ce rapport; il vient de quelques laboureurs

qui travaillent dans la campagne, & la conformité des diſcours ne permettant pas de former des doutes ſur leur ſincérité, le Tourangeau ſe précipite vers l'endroit indiqué : ſe croyant déjà maître de ſa proie, Enguerrand le ſuit avec toute la garde de Sigiſmond.

Après trois heures d'une marche forcée, l'objet qu'on a pourſuivi ſe préſente. On diſtingue déjà les cris de l'enfant. L'impatient Inare treſſaille de joie ; il inſulte d'avance à l'ennemi dont il penſe qu'il va ſe rendre maître. Il anime ſa troupe, il preſſe ſon cheval. Il eſt arrivé.

Aimable Ollivier, modèle des amans, miroir de chevalerie, vous étiez perdu ſi le haſard vous eût fait chercher votre ſalut de ce côté. Au lieu de vous, votre ſtupide adverſaire ne trouve qu'un fantôme. L'adroite amitié l'avoit ſubſ-

tituë à votre place, pour tromper la rage de vos perſécuteurs.

Ollivier, ſorti du château de Tours, étoit à peine ſur la route qui conduit en Bretagne, qu'Enguerrand en fut inſtruit. Le porteur du meſſage étoit un jeune homme, proche parent de la nourrice d'Agnès, & le haſard voulut qu'un frère de ce jeune homme, encore au berceau, ſe trouvât pour lors dans les environs de la ville.

Enguerrand ordonne au meſſager de monter à cheval, de prendre ſon frère, de l'emporter avec précipitation du côté d'Angers: enſuite voulant aſſurer le ſuccès de ſon ſtratagême, il fut offrir ſes ſervices au comte, & lui promit alors de ne point prendre de repos, que l'affront fait à leur ſang ne fût réparé; mais l'adroite équivoque étoit alors ſur les lèvres d'Enguerrand: il avoit ſans doute à cœur la répara-

tion de l'honneur d'Agnès; mais elle ne devoit pas être cimentée du ſang de ſon meilleur ami.

Ollivier lui avoit ſauvé la vie dans un combat contre les Bourguignons; Ollivier étoit lié par le ſang à Fleur-de-Myrte, cette aimable amie d'Agnès, qui avoit inſpiré à Enguerrand une paſſion vive, payée du plus tendre retour: Ollivier, noble, généreux, ſincère, avec des mœurs pleines de franchiſe, de douceur & d'agrément, étoit fait pour avoir des amis; il avoit trop de droits ſur le cœur d'Enguerrand pour ne pas devoir en tout attendre.

Rien n'égala la mortification d'Inare lorſqu'après avoir joint l'homme à cheval, qu'il pourſuivoit avec tant de chaleur, il vit une eſpèce de payſan dont la figure lui étoit étrangère, & un enfant ſi formé, qu'il ne pouvoit

être celui dont on faiſoit la perquiſition.

Alors, au déſeſpoir d'avoir perdu ſon temps dans une courſe auſſi vaine, le fils de Frédegilde, après avoir fait reſſentir au villageois quelques traits de ſa brutalité; après quelques apoſtrophes indécentes contre le Ciel, reprit la route de Tours avec les cavaliers de ſa ſuite.

Il ne rentra pas dans la ville; mais, comme ſi quelque mauvais génie l'eût éclairé, il s'engagea dans la même route que l'amant d'Agnès avoit choiſie pour ſe rendre en Bretagne.

Ollivier, chargé du fruit de ſa tendreſſe, dans la crainte qu'une marche trop précipitée de ſa part n'incommodât ce fardeau précieux, fuyoit à pas trop lents pour s'éloigner bien vîte des dangers qui le ſuivoient. Ses regards inquiets obſervoient les objets les

moins ſuſpects ; ſon oreille attentive ſaiſiſſoit les moindres bruits : tout devenoit pour lui une occaſion de frayeur. Il s'arrêtoit : il fixoit ſon attention, & ne reprenoit ſon chemin qu'après s'être bien aſſuré de la fauſſeté de ſes craintes.

Enfin, vers le déclin du jour, étant parvenu ſur les rives de la Loire, tandis que ſes yeux en ſuivoient le cours & les bords, pour obſerver s'il ne découvriroit point quelque barque qui pût lui faciliter le paſſage, il apperçoit ſur le haut d'une colline oppoſée & ſituée à un mille de diſtance de l'endroit où il étoit, un gros de cavalerie qui venoit de ſon côté à toute bride.

La plaine dans laquelle il ſe trouvoit alors, découverte de toutes parts, n'offroit à ſes regards aucun aſyle. Ses bras déſarmés ne pouvoient lui ſervir

de défenſe, en retournant ſur ſes pas il ſe livroit à ſes ennemis, & pour leur échapper, il ne lui reſtoit que la reſſource d'abandonner ſon fils & de paſſer à la nage une rivière large, profonde & dangereuſe.

A la vue du danger qui le preſſe, ſon cœur ſe remplit d'amertume, ſes entrailles ſe déchirent, il embraſſe ſon fils, le baigne de ſes larmes : il cherche une touffe d'arbriſſeaux qui puiſſe le dérober à la vue de ceux qui le pourſuivent. Mais qui lui fournira la nourriture? Ne vaut-il pas mieux l'expoſer? Il l'enlève de nouveau, va le placer au milieu du chemin; court vers la Loire qu'il lui faut traverſer.... Il voit venir les inhumains qui vont lui ravir ſon fils; ah! s'ils pouvoient le méconnoître! mais les langes qui l'enveloppent vont le trahir; il revient, il ne peut trouver d'autre langes pour

l'envelopper ; il le prend dans ſes bras, le ſerre : il ſanglotte, il veut eſſayer de le ſauver à travers les flots de la Loire ; mais c'eſt l'expoſer à périr.

Cependant le danger augmente : il approche, il faut fuir ou ſe perdre ; Ollivier s'arrache enfin à ce dépôt qui lui eſt ſi cher, le laiſſe entre les bras de la Providence, & ſe jette à la nage.

C'étoit Inare, qui, toujours pouſſé par le même inſtinct, venoit ſur les aîles de la fureur ; il preſſoit ſi vivement ſon cheval que les cavaliers de ſa ſuite ne pouvoient le ſuivre. Il n'étoit plus qu'à deux cent pas de la rivière ; tout-à-coup le terrain ſur lequel il étoit, fond ſous lui, s'entr'ouvre, l'engloutit & le dérobe aux yeux de ſon eſcorte.

Ciel, protecteur de l'innocence, tu le fis tomber dans un piége que des villageois avoient tendu pour ſurprendre une bête féroce ! La foſſe étoit pro-

fonde; Inare, accablé de ſa chûte, que le poids des armes avoit rendue plus lourde, y demeura ſans connoiſſance. Sa ſuite arrive; une partie reſte auprès de lui pour eſſayer de lui donner des ſecours; l'autre ſe diſperſe pour en aller chercher dans les hameaux du voiſinage.

Ollivier paſſa la Loire, il étoit accablé de fatigues, exténué; mais le déſeſpoir, qui ôte les forces aux ames communes, ſembloit avoir augmenté les ſiennes. La nuit alloit couvrir la terre de ſes ombres lorſqu'il parvint à l'autre bord de la rivière.

On étoit dans les premiers jours du Printemps. Les rayons du ſoleil, en ſon midi, ont alors cette force agiſſante qui commence à réveiller la nature; mais le ſoir & le matin tiennent encore de la triſte ſaiſon qui vient de précéder.

Le peu de vêtement qu'avoit ſur lui

notre jeune héros étoit mouillé; rien ne pouvant le défendre de la rigueur du froid, & la faim se faisant ressentir, il entra dans une cabane écartée des routes ordinaires : elle étoit ouverte, un chien se présenta sur la porte pour lui en défendre l'entrée; mais l'animal s'étant adouci, Ollivier ne trouva dans la maison que deux jeunes enfans qui lui sourirent.

Leur âge tendre, leur naïveté, leurs charmes lui rappellent le trésor dont il vient de se séparer : il les prend dans ses bras, les serre avec tendresse, leur prodigue mille embrassemens. Son action, les pleurs qui baignoient ses joues, émurent ces enfans. Ils rendirent caresses pour caresses, larmes pour larmes, & ce tableau touchant fut le premier objet qui frappa les regards du père & de la mère, pauvres pêcheurs qui revenoient de leurs travaux.

Dès qu'Ollivier les apperçut, il alla au-devant d'eux : je careſſe vos enfans ; ils m'ont rappelé le ſouvenir du mien. Hélas ! je ſuis père comme vous ; mais je ſuis bien malheuréux, je viens avec confiance vous demander aſyle pour cette nuit, vous prier de partager avec moi le peu de mets que vous deſtinez à votre nourriture. J'en aurai une reconnoiſſance proportionnée au beſoin que j'ai de ce bienfait.

Les hôtes d'Ollivier, gens ſimples & bons, touchés de l'état dans lequel ils le voyoient, frappés de la beauté, de la nobleſſe & des grâces de ſa figure, le rendirent bientôt maître de ce qu'ils avoient de proviſions. Du poiſſon, mais en petite quantité, du lait, quelques fruits ſecs, firent tous les apprêts du feſtin. La famille jetoit des regards attendris ſur Ollivier, & lui, démêlant leur ſenſibilité ; oh, mortels

mortels privilégiés! disoit-il au fond de son cœur, vous ignorez ces noms fastueux, magnanimité, élévation, grandeur de courage; mais vous avez de l'humanité; vous possédez peu, mais vous le partagez sans avarice & sans défiance. Vous êtes sensibles aux infortunes des autres; il ne faut pas d'appareil pour vous toucher. La vue d'un étranger n'a rien d'effrayant pour vous; vous ne craignez pas les hommes: vous n'appréhendez pas que la cupidité cherche à vous ravir vos trésors, qui sont le travail & l'innocence. Un amour exempt de trouble vous unit; vous en voyez croître autour de vous les gages; un jour ils partageront vos travaux, & vous en rendront le poids plus léger: ils seront l'appui de votre vieillesse: ils vous fermeront les yeux, & recueilleront en paix l'héri-

tage ineſtimable que vous leur laiſſerez.... vos mœurs...

Ollivier alla s'étendre ſur des joncs, mais il ne put y fermer la paupière. Les malheurs auxquels *Agnès* demeure expoſée, les dangers de ſon fils, ſe retracent trop vivement à ſon eſprit pour ne pas déchirer ſon cœur.

Elle te l'avoit confié, lâche! ſe diſoit-il à lui-même : tu n'as ſu, ni le défendre, ni le mettre en ſûreté. Peut-être, hélas! échappé à nos ennemis, abandonné de moi, il va périr par le ſeul effet de l'intempérie. Eſt-ce donc ta vie que tu devois ſauver? Eſt-il un ſupplice plus cruel que tes remords, & qui puiſſe ajouter à ta honte? & tu cherche du repos!

En finiſſant ces mots, le jeune héros ſe lève, il ſort ſans bruit de la cabane, court à la Loire, s'y jette, la traverſe; guidé par la clarté des étoiles, il vole

à l'endroit où il a laiſſé cet enfant précieux. Il n'y trouve qu'un ſujet de déſeſpoir; ſon fils n'y étoit plus, il revient ſur ſes pas, rentre dans la cabane, & paſſe le reſte de la nuit dans l'agitation.

Il fut entendu par le pêcheur; cet homme ſimple & ſenſible vint à lui dès qu'il fut jour, & lui fit des offres de ſervice ſi preſſantes & ſi naturelles, qu'Ollivier crut devoir y prendre confiance.

Il eſt ſuperflu que je vous diſe mon nom, dit-il au pêcheur; mais partez pour la ville de Tours, & vous le trouverez dans la bouche de tout le monde. Traverſez la Loire à l'endroit le plus voiſin d'ici; il parut hier un gros de cavalerie ſur la rive oppoſée: on y abandonna un enfant qui ne faiſoit que de naître, tâchez de vous informer de ſon ſort: écoutez ce qu'en

dira le peuple, il s'entretient volontiers des choſes extraordinaires; mais n'interrogez point, ſans doute vous deviendriez ſuſpect, & je ne voudrois pas avoir expoſé mon bienfaiteur. Quand vous ſerez à Tours, cherchez un homme qu'on appelle Strigée, il demeure près du château; il y eſt connu: abordez-le ſans empreſſement, préſentez-lui cette bague, en lui diſant que vous avez laiſſé ſon ami prêt à s'embarquer pour Nantes. Strigée vous fera ſans doute quelques queſtions, & vous lui rendrez compte de ce dont le haſard aura pu vous inſtruire; partez, renvoyez-moi les bateliers qui vous auront conduit, j'ai deſſein de m'en ſervir pour continuer mon voyage.

Ollivier & ſon hôte ſe ſéparèrent, les bateliers revinrent, & le fil de la Loire conduiſit en peu de jours le chevalier aux murs de Nantes.

Stenon, fils de Richard, ſe préparoit à partir pour la croiſade à la tête des Barons de Bretagne; tout étoit en mouvement dans le port. Ollivier achette des chevaux, des armes, frette un petit bâtiment, & ſe prépare à ſuivre la flotte avec deux écuyers dont il n'étoit pas connu.

Il s'attendoit chaque jour à recevoir des nouvelles de Strigée; ce gentilhomme, dont il ne pouvoit ſuſpecter le dévouement, étoit père de Roſimond ſon écuyer. Inſtruit par le récit du pêcheur, comme on pouvoit le ſuppoſer, il auroit dû trouver les moyens de faire paſſer à Nantes des nouvelles & des ſecours; mais au moment de l'évaſion d'Ollivier, Fredegilde n'ayant pu s'aſſurer de Roſimond, s'en étoit vengée ſur le père. Retenu par l'âge, ſe repoſant ſur ſon innocence, le vieillard n'avoit pas cru

devoir prendre la fuite. Arrêté par les ordres de la Comteſſe, il étoit renfermé dans une étroite priſon.

Cependant la flotte des Bretons s'éloigne du port, & Ollivier ignorant le ſort de tout ce qu'il avoit de plus cher, eſt obligé de partir. Une navigation courte & heureuſe les amène devant Arles, où étoit le rendez-vous général. Une marche précipitée y a déjà conduit les Tourangeaux, & tout y annonce les apprêts d'un embarquement prochain. Le rivage couvert des approviſionnemens de guerre & de ſubſiſtance, invite, au bruit des fanfares guerrières, les chaloupes ornées de banderolles de différentes couleurs: elles volent ſur les flots, qu'elles font écumer & mugir ſous le tranchant des avirons: diſputant entr'elles de légéreté dans la marche, d'adreſſe dans les évolutions, de promptitude dans

l'expédition; on les voit ſe croiſer & ſe mêler ſans déſordre, tantôt pliant ſous la charge qu'elles s'empreſſent d'emporter, tantôt légères & comme courant à de nouveaux butins.

Cependant tout n'eſt pas moins en action ſur le rivage: le manœuvre robuſte s'y courbe ſous les fardeaux: l'officier actif commande le travail, s'éfforçant d'écarter la foule dont la plaine eſt inondée, & par qui le départ du ſoldat ſe voit retardé; mais les ordres ſont inutiles: L'ami cherche ſon ami, le frère cherche ſon frère. Une amante au déſeſpoir ſe précipite vers la rive pour y trouver, pour y voir encore le jeune guerrier qui lui promit la foi. Ici c'eſt une épouſe gémiſſante, échevelée, portant ſur ſon ſein les fruits innocens d'une union ſacrée. Là, c'eſt un vieillard accablé ſous le faix des ans: ſes organes affoiblis ne

lui permettent plus de diſtinguer les objets dont il eſt environné. Il s'adreſſe à tous ceux que le hazard a placés ſur ſon paſſage; hélas! leur dit-il, en parlant de ſon fils unique, il s'eſt embarqué. Oh vieilleſſe impuiſſante, tu n'as pu déſarmer, attendrir ce fier courage, que ne me permettois-tu de le ſuivre & d'aller mourir auprès de lui ? A ces mots la douleur le ſuffoque, il eſt prêt à tomber en défaillance; mais ſe ranimant tout-à-coup, il aborde un inconnu : vous le verrez, portez-lui ce dernier embraſſement : dites-lui, qu'après Dieu, qu'il va ſervir, il ſe ſouvienne d'un père malheureux, inutile à ſoi-même : je ne vivois que pour lui, ſon abſence va me réduire au déſeſpoir.

Mais le ſignal du départ flotte enfin dans les airs, les cables rappellent les ancres à bord des vaiſſeaux. La voile,

qui ne tenoit plus que ſur un fil, tombe, ſe déploie & s'enfle au gré d'un vent favorable. On vogue, & déjà les remparts de Tortoſe frappoient de loin l'eſpérance des guerriers, lorſque tout-à coup le ciel s'obſcurcit, le vent gronde, la vague ſe ſoulève, la flotte ſe diſperſe. Le vaiſſeau qui portoit le comte de Tours voit ſa mâture emportée par un tourbillon; alors le gouvernail devient inutile, l'art du pilote impuiſſant. Le bâtiment, jouet de l'onde, va donner contre un écueil, & s'y briſe.

Chacun cherche à ſe garantir du naufrage, & Sigiſmond, abandonné des ſiens, n'ayant de reſſources qu'en ſes propres forces, eſſaye de gagner la rive en luttant contre les lames qui ſemblent l'en repouſſer; mais ſes forces épuiſées l'abandonnent; la reſpiration étouffée cède aux flots de l'onde

amère. Un nuage épais couvroit déjà les yeux de l'infortuné prince : il alloit périr. Une main ſecourable le ſaiſit par un pan de ſa tunique, & peu-à-peu il ſe trouve ſur le ſable, entre les mains d'un inconnu armé, qui s'efforçoit, par tous les ſoins poſſibles, de le rappeler à la vie. D'abord la reconnoiſſance d'un ſemblable bienfait ne put éclater que dans les yeux de Sigiſmond : peu-à-peu dégagé de l'eau qu'il avoit bue, rechauffé par les rayons du ſoleil, il recouvre l'uſage de la parole avec les forces, & cherche à manifeſter ſa gratitude. Généreux mortel, dit-il, ou plutôt génie ſecourable, qui venez de m'arracher des portes du trépas, pourquoi votre armure me cache-t-elle les traits de mon bienfaiteur ? Ne m'enviez pas plus longtemps le bonheur de connoître le guerrier à qui je ſuis redevable d'une vie

que je voudrois pouvoir lui ſacrifier à mon tour. Sigiſmond ſe tut : le guerrier balance quelque temps ; enfin il délace ſon armet, le jette loin de ſoi, & ſe précipitant aux genoux du comte..... Je ſuis votre page Ollivier, Seigneur ; je vous demande la mort, je la mérite.... Malheureux ! s'écria le comte, en ſe levant ſur ſon ſéant, après l'affront cruel que tu m'as fait, après l'opprobre imprimé ſur mon front, tu oſes encore venir empoiſonner l'air que je reſpire ? Je jure.... Ollivier ne lui donna pas le temps d'achever l'imprécation : accablé, conſterné, ſaiſi, il ſe retire. Hélas ! ſe dit-il à lui-même, le comte eſt né ſenſible & généreux, mon infortune & ma foibleſſe m'ont fait trahir ſes bontés. Sigiſmond, votre reſſentiment eſt juſte ; ſi j'étois le ſeul malheureux, comme je ſuis le ſeul coupable, vou-

drois-je dérober ma tête à votre courroux ? Non, j'irois ſolliciter votre bras, & ma main déſeſpérée lui aideroit elle-même à conſommer votre vengeance. Oh ! Agnès, oh ! mon fils, objets touchans, je ſaurois mourir pour vous, ſi ma mort pouvoit vous devenir utile. Faſſe le ciel que je puiſſe un jour à force de vertus, vaincre la haine du cher ennemi qu'il me faut combattre, & vous rendre le repos que je vous ôtai à tous, par un inſtant de foibleſſe !

CHANT II.

CHANT II.

ENGUERRAND, depuis qu'Inare ſe fut ſéparé de lui, promena d'abord ſa troupe de côté & d'autre au petit galop, enſuite il la diſperſe, ſous prétexte de rendre la recherche plus générale, s'en éloigne lui-même, & prend le chemin d'Angers au travers de la forêt de Mont-Grand, accompagné de ſon ſeul écuyer.

Il étoit nuit, il faiſoit froid, l'écuyer grelottoit & parloit entre ſes dents : qu'eſt-ce, Barin, lui dit le chevalier, vous ne me paroiſſez pas content? Seigneur, répondit l'écuyer, j'ai paſſé l'âge où l'on ſe plaît aux avantures : je commence à aimer mes aiſes, & la route que nous prenons m'annonce un mauvais ſouper & une

pire nuit. Cet-endroit-ci n'a pas une bonne renommée. Il y revient, dit-on, des eſprits, des loups-garouts; on en fait d'étranges contes. Faut-il, dit Enguerrand, donner dans ces bruits populaires? Auriez-vous peur?.... Pas plus qu'un autre, repliqua Barin; en devenant prudent, je ne ſuis pas devenu plus timide; nous en ferons preuve dans l'occaſion.

Cependant l'épaiſſeur de la forêt redoublant l'obſcurité de la nuit, nos voyageurs ne pouvant diſtinguer aucun ſentier, étoient ſur le point de deſcendre de cheval, faute de pouvoir marcher plus long-temps, quand leurs yeux furent frappés d'une lumière vive qu'ils apperçurent dans l'éloignement, & vers laquelle ils dirigèrent leurs pas.

En marchant vers la lumière qui les guidoit, Enguerrand & ſon écuyer

arrivent ſous un berceau formé par les branches de quelques chênes très-élevés, auxquelles un pavillon leſte & galant étoit ſuſpendu. On voyoit ſous ce pavillon un couvert mis pour deux perſonnes, ſervi avec propreté, & un ſouper auſſi bien entendu qu'appétiſſant.

Dans la ſituation où ſe trouvoient nos voyageurs, leurs yeux ne pouvoient être frappés par un ſpectacle plus agréable. Le terrein étoit couvert d'un riche tapis de Turquie. L'ameublement & le buffet reſpiroient la délicateſſe, le bon goût & l'opulence; nos aventuriers jugèrent que le lieu préparé pour cette petite fête devoit être deſtiné à recevoir des gens de conſéquence. Ils s'avancèrent & furent ſurpris de ne voir perſonne ſous ce pavillon.

Ils en font le tour. L'obſcurité la

plus épaiſſe, le ſilence le plus morne, la ſolitude la plus exacte, y régnent de toutes parts.

Ils entrent, les mets leur paroiſſent cuits à propos. L'aſſaiſonnement ſaiſit l'odorat, la vapeur les environne encore, & annonce qu'on ne fait que de les ſervir.

Sans doute, dit Enguerrand, nous aurons affaire à des gens bien nés; ils ſe feront un plaiſir de partager ce repas avec nous. Vous vous inquiétiez, Barin: avois-je beſoin, pour courir après Ollivier, de m'engager dans cette forêt ſombre? J'en devois craindre quelque fâcheuſe aventure: cependant vous voyez comme celle-ci commence.

Monſieur, répondit Barin, ſi elle doit ſe terminer par un ſouper, il eſt très-à-propos qu'elle finiſſe. Nous perdons bien du temps, & n'en déplaiſe

à la bienſéance, je ne penſe pas que nous fiſſions mal d'entamer ce pâté. Voilà de quoi ſatisfaire quatre appétits plus déſordonnés que les nôtres: il en reſtera toujours aſſez. Nous en ſerons quittes, à la rigueur, pour faire une hiſtoire & des complimens. Vous ſavez comme vous vous tirez des uns & des autres. On nous ſaura gré, ſans doute, d'en avoir agi avec une honnête liberté. Quant à moi, dit-il, (en prenant à deux mains un pain dans une corbeille, & y mordant de tout ſon cœur) je vais faire des choſes qui rendront croyable tout ce que vous pourrez dire de la faim qui nous dévore.

Vous êtes glouton, Barin, dit le chevalier. En diſant cela, il prend lui-même quatre truffes d'une main & quelques poignées d'olives de l'autre.

Monſieur, dit Barin, (en prenant

un pigeon au basilique au bout d'une fourchette) quand on m'aura traité de glouton, tout sera dit. Le vin est tiré, il est à la glace: buvons.

Les truffes altèrent. Enguerrand boit un coup: il s'assied, & non tout-à-fait à table, un peu de côté, & met sur son assiette une cuillerée de crême qui paroît très-délicate. Barin va à lui. Je pense, dit-il, que vous mangeriez de la crême sans serviette? En disant cela, il en déplioit une & la lui mettoit sur les genoux. Puis l'approchant de table: ne vous asseyez donc point comme un enfant.

Voilà Enguerrand assis & installé. Voilà Barin vis-à-vis de lui. Les entrées, le rot, l'entremets, tout fut attaqué dans les règles. Le vin étoit délicieux: on en but. Nos gens étoient si fort occupés qu'ils ne s'apperce-

voient pas de ce qui ſe paſſoit autour d'eux.

Barin leva les yeux par haſard. Qu'eſt-ce que ceci, monſieur ? Nous ſommes en cage. Enguerrand regarde à ſon tour : ils y étoient en effet. Tandis qu'ils ſatisfaiſoient ſi avidement leur appétit, le pavillon avoit diſparu, & il s'étoit formé autour d'eux une belle cage de fil de laiton bien dorée; comme ils alloient ſe récrier ſur cette merveille, la cage s'élève de terre, à l'aide d'une poulie, juſqu'au haut d'une branche & y tient.

Le maître & l'écuyer ſe regardèrent. Nous avons fait un bon ſouper, dit le dernier, gare à la digeſtion ; nous ſommes pris à la pipée. Juſqu'ici, à conſidérer le repas & les barreaux de la cage, tout n'eſt qu'or & bonne chère; mais j'appréhende que les cho-

ſes n'empirent. Avois-je tort de me défier de ce maudit bois ?

Enguerrand ne répondit rien : Barin ſe tut à ſon tour ; tous deux ſe prirent à rêver. Peu-à-peu les vapeurs du ſouper, les fumées du vin leur montant à la tête, mirent fin aux réflexions ; & voilà nos deux encagés étendus ſur le tapis de turquie, dormant à qui mieux mieux.

Le jour étoit déjà fort avancé, & les rayons du ſoleil, perçant de toutes parts à travers les feuillages, éclairoient depuis long-temps la cage de nos dormeurs, lorſqu'ils furent éveillés par un caquet bruyant & des éclats de rire très-animés.

Ils ſe mettent ſur leur ſéant : ils ouvrent les yeux : ils ſe les frottent, & penſent dormir encore, tant ce qu'ils voient autour d'eux a l'apparence d'un rêve.

La cage, qu'on avoit redeſcendue, étoit environnée de ſix femelles. Elles paroiſſoient être d'eſpèce humaine. Cependant, à la réſerve du col, du viſage & des mains, elles étoient couvertes de plumes de la tête aux pieds. Leur phyſionomie n'avoit rien de rebutant. La plume courte, mince & friſée, qui tenoit la place des cheveux, une touffe placée en aigrette au-deſſus du front, formoient en tout une coëffure agréable. Les bras reſſembloient à des aîlerons, & les jambes préſentoient encore un ſpectacle plus biſarre.

Elles parloient toutes à la fois; voilà de jolis étourneaux, diſoit l'une! comme ils ont mordu à l'appas, diſoit l'autre, en regardant les reſtes du ſouper demeurés ſur la table! Trêve à la plaiſanterie, dit celle qui paroiſſoit avoir le plus d'autorité. Puis,

adreſſant la parole à Enguerrand : chevalier, lui dit-elle, je vous rends la liberté au nom de Strigilline, ma maîtreſſe ; mais ſous une condition, vous me donnerez la main juſqu'au château qui eſt à quelques pas d'ici, & vous y prendrez du repos.

La capitulation fut acceptée. Enguerrand marcha vers le château. Il n'ouvroit pas la bouche ; cependant il commençoit à ſe faire à l'aventure, qui, juſques-là, ne le menaçoit de rien de fâcheux ; il jette les yeux ſur les objets qui ſont autour de lui ; il voit des avenues riantes, une campagne agréable, & qui paroît cultivée ; d'aſſez belles eaux, des points de vue bien ménagés : enfin tout ce qui peut annoncer la demeure d'une perſonne opulente & entendue. Le château ne paroiſſoit pas encore. Enfin il ſe préſenta, & ne répondit point, du moins

par la forme, aux dehors qui l'avoient annoncé. C'étoit une très-grande cage, flanquée de quatre autres petites, comme le ſeroit une tour de ſes quatre tourillons.

Dès qu'Enguerrand fût entré dans le ſallon, où Strigilline l'attendoit, elle ſe leva, fit deux pas au-devant de lui d'un air obligeant, & lui dit: je compte, chevalier, que vous me pardonnerez une ſupercherie innocente. Quand on eſt comme moi, forcée à vivre dans la retraite, on eſt excuſable d'attirer chez ſoi la bonne compagnie. Hier, l'empreſſement de voyager vous avoit fait oublier de ſatisfaire aux beſoins les plus eſſentiels. Je m'apperçus de votre état, & vous fis abandon d'un ſouper qui n'attendoit perſonne. Je jugeai même devoir me tenir à l'écart pour jouir de votre ſurpriſe, & vous laiſſer liberté toute

entière : le reſte eſt un jeu de méchanique, dont je me donne quelquefois l'amuſement ; mais je prétends que vous en tiriez une petite vengeance, & me mettiez dans le cas de vous prouver que je ſais ce qu'on doit d'égards aux gens de votre ſorte & de votre mérite.

Enguerrand ne répondit que par des inclinations de tête, & quelques paroles de civilité. Il conſidéroit la Fée, car c'en étoit une. Son plumage étoit d'un petit jaune, ſemblable à celui des ſerins de Canarie : elle avoit le tour du viſage beau, le teint éclatant, la lèvre vermeille, les dents du plus bel émail, l'œil noir, vif, & bien coupé, mais le regard fournois. Ses ſourcils arrondis en un très-bel arc, n'étoient point ſéparés. On voyoit quelque choſe de malin dans ſon ſourire, & l'aſſemblage de tous ſes traits

formoit une phyſionomie ſpirituelle, piquante & ſcélérate.

On ſervit un dîner abondant & délicat. Enguerrand n'étoit pas encore à ſon aiſe. Strigilline le combloit d'attentions. Vos yeux, lui diſoit-elle, ont peine à ſe faire aux objets ſinguliers qui les frappent. Votre inquiétude & votre curioſité ſont naturelles : ſans doute il y a du myſtère, & je ſerai charmée que vous me mettiez dans le cas de m'en expliquer franchement avec vous. Nous attendrons que nous ſoyons un peu plus connus l'un de l'autre. L'inclination naît d'un coup-d'œil; la confiance ſe gagne.

Enguerrand répondit encore avec le même embarras. On deſſervit. Il y eut muſique, promenade, bal. La Cour emplumée fit preuve de talens dans tous les genres; Strigilline étala de l'enjouement, des grâces. L'heure du

ſouper vint. Ce repas fut plus ſplendide que le dîner, & un peu plus gai. Strigilline vouloit qu'Enguerrand lui fît part des inquiétudes qu'il avoit en ſe voyant encagé. Il faut, lui diſoit-elle, que vous faſſiez un petit ouvrage ſur ce ſujet.... Vous me fixez, Seigneur, penſez-vous être ignoré, & que vos talens connus, bien par-delà Saumur, n'aient point percé dans la forêt de Mont-Grand? Imaginez-vous qu'il n'entrât rien de perſonnel dans l'accueil que vous avez reçu, & que je me tinſſe autant honorée de toute autre viſite que de celle du brave & ſpirituel Enguerrand?

Le chevalier ſourioit à l'éloge avec modeſtie. Y auroit-il de l'indiſcrétion, pourſuivit la fée, à vous prier de nous faire part d'un de ces ouvrages qui jouiſſent d'une réputation auſſi générale? Enguerrand ſe fit preſſer: enfin

il tira ſes tablettes de ſa poche. Les rires folâtres & déſœuvrés; les diſtractions, les agaceries concertées, les minauderies ſans motifs, badinoient encore autour de la table; un coup-d'œil de la fée a reveillé l'attention. Les yeux s'arrêtent, les bouches ſe compoſent, les contenances s'arrangent. Le chevalier a ſaiſi d'un coup-d'œil la diſpoſition générale: il prend la parole.

Voici, Madame, un des fruits de mon déſœuvrement. Il me coûte peu de travail; j'y attache encore moins d'importance..... Il lit.

LE DIABLE À QUATRE.

CONTE.

QUatre héros d'origine gauloiſe,
Guichard, Odon, Berenger & Triſtan,
Furent jadis priſonniers d'un Soudan;
Le mécréant, d'humeur aſſez courtoiſe,
Leur dit, guerriers, je briſe vos liens;
Vous me devez la moitié de vos biens:
Je m'en rapporte à la foi cavalière;
Embarquez-vous, & vogue la galère:
Nos paladins, ſatisfaits du traité,
Joieuſement s'en revenoient en France;
Mais du projet Aquilon révolté,
De la revoir leur ôte l'eſpérance:
Deçà, delà, leur vaiſſeau balotté,
Manquant de tout, ſur la côte eſt jeté.
Heureuſement la plage étoit unie;
Les voilà donc à terre en ſûreté,
Si l'on pouvoit l'être à Céphalonie,
Pays alors aſſez mal habité.
Les Gobelins l'avoient en leur puiſſance,
Et ces lutins malfaiſans & ruſés

Ne jouoient pas de ces vieux tours uſés,
Dont un enfant prévoit la conſéquence;
Pour étayer un peu mieux leur crédit,
A la malice ils mêloient de l'eſprit.
Nos chevaliers, la bourſe dégarnie,
Se voyant là ſans linge, ſans habit,
Un grand courage, un plus grand appétit,
Cherchent d'abord une maiſon fournie,
Où leurs beſoins puſſent être aſſouvis,
D'un prompt ſuccès leurs déſirs ſont ſuivis.
D'un logement à peine ils ſont en quête,
Au devant d'eux ſe préſente un vieillard.
Venez chez nous, on vous y fera fête;
J'ai quatre lits, ils ſont tous quatre à part.
Très-volontiers, dit Triſtan; mais, notre hôte,
De ta maiſon verrons-nous bien la côte?
Y pouvons-nous épier le hazard
D'un bâtiment qui parte tôt ou tard;
On ne peut mieux, dit l'homme à barbe blanche;
Dans quinze jours nous avons foire franche,
Pour tous les lieux où vous voulez ſurgir,
Vous trouverez des nochers à choiſir.
En attendant, pour prendre patience,
Qu'aimez-vous mieux, vin de Grèce, ou de
France,
Ou d'Italie? on va les mettre au frais.....
Bon, dit Triſtan; mais menagez les frais,
Ou vous pourriez en être pour la miſe:
Lors l'aubergiſte, ou je m'y connois peu,

Ou près de vous la parole vaut jeu;
On ne perd rien avec les gens de miſe.
C'eſt très-bien dit, nous te prenons au mot.
Se refuſer à tant de courtoiſie,
Dit Berenger, ce ſeroit fantaiſie;
Fais-nous ſervir. La chère étoit choiſie,
Et le beſoin étant de ſubrecot,
Donnoit à tout le goût de l'ambroiſie.
La gaieté vient avec les bons propos;
On alloit loin, quand, d'un ton d'importance,
Odon leur dit: permettez-moi deux mots.
D'où vient, Meſſieurs, qu'aujourd'hui l'abondance
Autour de nous ſemble ici régorger?
Moraliſons ſur cette circonſtance:
C'eſt que le ciel voit avec complaiſance
Le beau deſſein qui nous fait voyager.
En gens d'honneur nous allons dégager
Notre parole, & revenant de France,
Mollahs, Dervis, les Soudans, les Imans,
J'écraſerai, comme cette fougère,
Tous ces magots affublés de turbans.
Il dit & briſe en mille éclats ſon verre.
L'hôte entendoit ce diſcours en paſſant;
Il en ribit ſous cap en s'en allant,
Et cependant le dévot auditoire
Faiſoit chorus en demandant à boire.
Après avoir épuiſé les flacons,
Un doux repos leur ferme la paupière;

Le jour revient, on leur fait bonne chère ;
On boit, on rit, on ſavoit des chanſons ;
On en chantoit, & puis d'intelligence,
On s'en alloit, qui deçà, qui delà,
Sans ſe jamais demander, qui va-là ?
Ni ſe parler de retour vers la France.
Mais où ſont donc ces vaiſſeaux, ces marchands,
Qui devoient tant aborder ſur la côte,
Diſoit Triſtan ? Il paroît que notre hôte
Ment volontiers pour avoir des chalans.
C'eſt le métier : d'ailleurs il eſt bon diable,
Bon cuiſinier, d'une humeur agréable ;
Mais j'en conviens, vous l'avouerez auſſi,
Ce n'eſt pas lui qui nous retient ici,
Et qui nous fait oublier la Patrie ;
Nous avons tous lié notre partie,
Et ce qu'ailleurs on ne croira jamais,
Nous nous taiſons, & nous ſommes François !
Il a raiſon, dit Guichard, & j'ai honte
De m'attirer un reproche placé :
Méritons tous le pardon du paſſé,
En nous rendant un plus fidelle compte :
Voici le mien. Le lendemain du jour,
Où forcément nous avons pris ſéjour
En ce pays, quelqu'humeur libertine
Me fait errer dans la forêt voiſine.
J'entends un chien au plus épais du bois,
Je l'apperçois : c'étoit une levrette,
J'étends les bras, elle accourt, & s'y jette.

Sur ſon collier le burin a gravé :
Je ſuis Finette à Madame Agavé.
Tu ſeras mienne, oh charmante Finette !
Lui dis-je alors ; puis venant à penſer,
Combien de pleurs j'allois faire verſer ;
Le remord ſuit, & ſoudain je projette
De m'informer où demeure Agavé. . . .
Vous voyez bien ce terrain élevé,
Dit un paſſant, c'eſt-là qu'eſt ſa retraite.
Je m'achemine & je ſuis arrivé.
De peindre au vrai les tranſports d'Agavé,
C'eſt un défi pour un peintre achevé.
Le calme enfin, né de la jouiſſance,
Laiſſe un inſtant à la reconnoiſſance ;
On prend alors un ton plus réſervé.
Voyez, ami, réglez votre ſalaire. . . .
Le ſeul plaiſir que je viens de vous faire. . . .
On me regarde, on juge à mon maintien
Que je vaux plus que je n'ai d'apparence,
Et qu'on peut bien, pour faire connoiſſance,
Cauſer un peu ſans parler de ſon chien.
Voici ſur quoi roule notre entretien ;
De quels parens, quel pays m'a vu naître,
Ce que je ſuis, ce que je voudrois être ?
J'étois tenté de ne déguiſer rien,
Tant deux beaux yeux donnent de confiance,
Et cependant un reſte de prudence,
A fait, qu'en tout, altérant chaque point,
Je m'expliquois & ne m'expliquois point.

Sur mon récit j'obtiens pleine croyance,
Dès ce moment je me vois engagé
A la revoir juſqu'au départ pour France,
Sous caution de garder le ſilence.
Il ſe fait tard & je prends mon congé;
Mais il n'étoit donné qu'en apparence;
Un demi mot, un coup-d'œil, un ſouris,
De tous mes vœux, m'ont aſſuré le prix.
Quel prix encor? Peignez-vous l'innocence,
L'air de fraîcheur, le duvet de l'enfance.
Une paupière ombrageant de grands yeux
Noirs comme jai, coupés comme l'amande,
Taille entre deux, ni petite, ni grande,
Légère, aiſée, en un mot faite au tour;
En la voyant vous diriez : *c'eſt l'Amour....*
Alors Odon interrompant l'hiſtoire,
Mon cher Guichard, c'eſt trop parler ſans boire.
Ton conte eſt fait, chacun devant le ſien,
En abrégé je vais faire le mien.
Les goûts divers font l'agrément du monde;
Le ſort m'a fait l'eſclave d'une blonde,
Et c'eſt bien moins l'azur de ſes beaux yeux,
Que certain ton, que certaine tournure,
Qui plaît en elle; &, pour m'expliquer mieux,
Sous les dehors brillans de la figure,
C'eſt un roman dont je ſuis amoureux;
Rien n'eſt commun, tout tient du merveilleux;
Tout eſt excès dans l'objet de mes vœux;
Son naturel eſt hors de la nature;

Un accident lia notre aventure :
J'étois chaſſeur, quand je devins amant.
Je bleſſe un daim, cependant la bleſſure
N'arrête pas le gibier : en courant,
Je le pourſuis, & tous deux hors d'haleine,
Le fauve & moi débouchons dans la plaine.
Par une foule, au ſortir du taillis,
Nous nous trouvons tous les deux aſſaillis.
Un mot m'apprend le ſujet qui l'attire...
Le daim eſt mort, la pauvre bête expire :
C'eſt votre fait, & vous ſerez puni :
Madame vient... Dans cette conjoncture,
Je me trouvois en fâcheuſe poſture.
Je fais un plan ; il étoit tout uni :
Je vois la Dame, & bruſquant l'aventure,
D'un ton ſoumis & pourtant aſſuré,
En quatre mots je lui fais mon narré.
Je me défens, je me plains, je m'accuſe,
Imputant tout aux caprices du ſort.
Il eſt heureux d'avoir un petit tort,
Quand on ſait bien ſe tirer de l'excuſe.
La mienne prend, on emporte le mort
Vers le château de la belle Alethuſe ;
La dame ſuit, moi-même à pas comptés,
Tout en parlant, je marche à ſes côtés.
Propos de guerre & de cavalerie ;
Géants contraints à demander merci ;
Tirans vaincus, tournois, joûtes, féeries ;
Je riſquois tout, & tout a réuſſi.

Je m'enivrois en voyant que ma blonde
Fixoit ſur moi les plus beaux yeux du monde.
Nous nous quittons en diſant à demain;
Nous faiſons mieux, nous nous ſerrons la main.
Depuis ce temps... nous voyons à merveille,
Que ſur ce plan on a pu s'arranger,
Cria Triſtan: Hôte! apportez bouteille.
A vous les dés, Sire de Berenger.
Ma foi, dit-il, pour ma bonne fortune,
J'ai tout au moins quatre belles dans une,
Et l'on pourroit dire qu'en abrégé,
Dans un objet, c'eſt un ſerrail que j'ai.
Figurez-vous dans la volage Aillie,
Un volatil, un ſel, une ſaillie;
Eſprit & corps, tout eſt toujours en l'air:
On ſaiſiroit bien plutôt un éclair:
C'eſt la gaieté brillante & continue;
La paſſion avec la retenue:
C'eſt le délire avec tous ſes appas,
C'eſt le bon ſens, lorſqu'on ne l'attend pas;
C'eſt une humeur qui cède, contrarie,
Et fait aimer juſqu'à la bouderie.
Notre hôte un jour m'entendit frédonner:
J'ai, me dit-il, conſeil à vous donner.
Vous chantez bien: voyez Madame Aillie,
Elle eſt affable, elle eſt jeune & jolie,
De la muſique elle eſt folle à lier.
Où la trouver?... Derrière ce hallier,
Eſt le chemin qui vous conduit chez elle...

J'y cours... J'y vole... On m'annonce à la belle,
Comme un Jongleur qui demande à la voir
Pour lui donner un plat de ſon ſavoir.
On me reçoit, je réuſſis, j'enchante,
Et l'engouement le lendemain augmente,
Tant, qu'en trois jours... Alte-là, s'il vous plait,
Dit le doyen de la joyeuſe bande,
C'étoit Triſtan. Meſſieurs, je vous demande
De ne point rire en entendant ceci.
Age, moyens, & défaut de cervelle,
Vous font donner tous dans la bagatelle;
Pour moi, je ſuis corrigé, Dieu merci;
Je me marie... Il ſe marie! Un cri
Part à la fois... Près d'une tête folle,
Le mariage eſt dans un grand décri;
Vous y viendrez un jour, ſur ma parole;
Allons au fait. Calculant à part moi,
Par où, n'ayant pas au monde une maille,
Je puis payer ma rançon à ce roi,
Je me morfond ſans trouver rien qui vaille:
J'ai tout mangé, je deviendrai perclus,
Courant après d'héroiques merveilles;
Et je ſuis las de couper des oreilles,
Sans en avoir une paire de plus....
Tout en rêvant ſur la voiſine plage,
Je ſuis ſurpris tout-à-coup par l'orage.
Fort près de moi, ſur le haut du côteau.
Heureuſement j'apperçois un château.
J'étois mouillé d'une étrange manière,

Mais

Mais ma maîtreſſe en eſt hoſpitalière,
Pour m'y ſécher j'y trouve des ſecours.
J'y trouve plus, politeſſe attrayante,
Venant du cœur, ni froide, ni gênante;
Pour abréger en un mot le diſcours,
Sans reſſentir nullement pour la dame,
Ce qu'on appelle une amoureuſe flamme,
Dans mon eſprit il demeure arrêté
Que j'en dois faire une ſociété.
Elle devient en deux jours mon amie:
Deux jours après nous nous convenons mieux.
Tranchons le mot, nous formons la partie
De nous lier par d'inſolubles nœuds;
Ma veuve eſt fraiche, & fort apétiſſante,
Et date au plus de quarante à cinquante,
Et ſi ſa taille a beaucoup d'embonpoint,
Le coffre fort ne le lui cède guere;
Ce ſont d'ailleurs des mœurs, un caractère....
Triſtan mari!... Oh! l'on n'en revient point,
Dit Berenger: la farce eſt trop plaiſante,
Nous irons tous y danſer la courante.
A quand la nôce? Eſt-ce tôt, eſt-ce tard?
Nous y verrons les nieces & les tantes.
Allons, Meſſieurs, buvons à nos infantes.
A la plus belle, & c'eſt la mienne, car....
Car, dit Odon, ſecouant les oreilles,
Sans contredit toutes ſont des merveilles,
Mais je pourrois ne rien mettre au haſard
En ſoutenant que la blonde Alethuſe....

Voyez un peu comme chacun s'abuſe,
Cria Guichard, car moi je vous ſoutiens....
Allons, Meſſieurs, dit Triſtan, je préviens
Que n'étant point amoureux de la mienne,
Vous y pouvez boire à votre loiſir :
Ne tournons point en peine le plaiſir,
En diſputant ſur la mienne ou la tienne.
Buvons à nous, & puis de ſens raſſis,
Si nous voulons finir cette querelle,
Faiſons chacun connoître notre belle,
Sans batailler nous ſerons éclaircis.
Si vous voulez me montrer votre titre,
Très-volontiers je ſerai votre arbitre.
Pour vous apprendre à vous exécuter,
Tous trois ce ſoir je veux vous préſenter.
Lors Beranger, quoi! gris comme nous ſommes?
Oui, dit Guichard, c'eſt un état décent,
Annonçant bien d'honnêtes Gentilshommes.
Le beau ſens froid à l'air trop indolent.
Voyons la veuve : elle doit être belle.
Que je lui jure un amour innocent;
C'eſt la raiſon, c'eſt le pur ſentiment;
C'eſt le reſpect qui m'entraînent vers elle,
Oh! doucement, dit Triſtan, mes amis,
Soyez ici moins tendres que polis.
Voici l'inſtant où mon auguſte Dame,
Sous un berceau, dans le fond d'un jardin,
Rêve à l'écart à ſa pudique flamme;
Par quatre endroits nous entrerons ſoudain.

Oui, dit Odon, j'aime assez l'entrepriſe....
Par quatre endroits! c'eſt comme une ſurpriſe.
Le plan eſt fait, on ſe prend ſous le bras,
Vers le berceau l'on accourt à grands pas.
Au même inſtant chacun d'eux ſe recrie :
C'eſt Alethuſe. — Agavé. — C'eſt Aillie. —
Non, c'eſt ma veuve, & vous êtes tous gris. —
Non, il eſt clair que c'eſt mon étourdie. —
Eh! non, non, non, c'eſt ma blonde Afadie.
N'approchez pas, ou bien, ventre-ſaint-gris...
Oh! dit Triſtan, nous allons donc nous battre!
Soyons, Meſſieurs, un peu plus meſurés;
Nous nous croyons des amans préférés,
Et nous avons à nous le diable à quatre;
Je vous en livre à chacun votre quart,
Lors du fourreau tirant ſon braquemart;
Il veut frapper la fauſſe créature.
Le glaive ſiffle, & ne coupe que l'air,
Et le phantôme a l'égal de l'éclair
A diſparu. Confus de l'aventure,
Sur des rochers dépouillés de verdure,
Nos Paladins demeurent iſolés.
Hôte, châteaux, tout n'étoit qu'impoſture :
Et les lutins ont levé la tenture,
Qui tapiſſoit ces climats déſolés.

Enguerrand finit ſa lecture, & reçut de Strigilline & des dames de ſa cour des éloges les moins ménagés. Il devint d'une humeur charmante, trouva le repas trop court. Enfin on ſe lève de table. Il donne la main à la fée pour la conduire chez elle, & revint dans l'appartement qu'on avoit préparé pour lui.

En vérité, dit-il à Barin, dès qu'ils furent ſeuls, aux plumes près, ces femmes-ci ſont d'un très-bon ton; que vous en ſemble, Barin? Je ne me connois pas en ton, répondit l'écuyer, mais nous ne mourons pas de faim dans cette auberge, & pour peu que votre porte-feuille ſoit meublé, vous n'y mourrez pas d'ennui... Mais vous les obſerviez, Barin, penſez-vous qu'elles aient été contentes? Oui, Monſieur, elles auront trouvé votre proſe fort belle.... Ignorant! c'étoit

des vers que je leur liſois.... Monſieur, je prends quelquefois votre proſe pour des vers. Je puis bien prendre vos vers pour de la proſe. On ne connoît rien aux ouvrages de vous autres, Meſſieurs, les gens de qualité: mais: mais, Monſieur, nous ſommes-nous mis en route avec tant de hâte pour venir écouter ici les fleurettes de ces dames à plumage, & leur dire.... Non aſſurément, Barin, il a fallu répondre aux politeſſes que nous avons reçues; c'étoit une ſorte de néceſſité, mais nous ſerons à cheval avant le jour, & nous y ſerions déjà ſi le chemin nous étoit connu. La converſation finie, le maître, l'écuyer ſe couchèrent & s'endormirent.

Tout repoſoit encore dans le palais de Strigilline, & déjà Enguerrand tiroit ſon écuyer par le bras, ſans pouvoir l'arracher au ſommeil. Enfin il le jette

hors du lit. Barin, lui dit-il, n'avez-vous pas honte de dormir encore?

Encore! reprit l'écuyer, réveillé par la chûte qu'il venoit de faire, & par la fraîcheur du parquet, je ne faisois que commencer; & où prétendez-vous aller? Il est nuit noire.

Où nous allons, dit Enguerrand? & que ferons-nous en demeurant ici plus long-temps? Où est Ollivier? Ses ennemis couvrent la campagne; il n'a nul secours à espérer que ceux qu'il peut attendre de moi. J'ai perdu tout un jour, Barin, un jour que je devois à l'honneur & à l'amitié. Que penseroit Agnès de ma froideur à servir son amant? Qu'en penseroit Fleur-de-Mirte?

Vos raisons sont des meilleures, Monsieur, mais je ne présume pas qu'il soit facile de se tirer à tâtons de l'endroit où nous sommes.

Je veux me preſſer de partir, diſoit Enguerrand, pour réparer le temps perdu, & me ſouſtraire à l'embarras des civilités auxquelles il ne m'eſt pas permis de répondre; en parlant ainſi, le chevalier prend ſes armes; Barin s'habille; ils ſortent: ils ſont à cheval & s'engagent dans la première route qui s'offre à eux dans l'obſcurité.

Tous ces environs-ci doivent être habités, diſoit le Paladin, & ſuppoſé que nous nous égarions, nous trouverons au point du jour des gens qui nous remettront dans notre chemin. Là-deſſus il preſſe ſon cheval, & l'écuyer le ſuit ſans proférer une parole.

Ils marchoient depuis prés de deux heures au grand trot, lorſque le crépuſcule commença à leur donner lieu de diſcerner, quoique confuſément, les objets.

Ils côtoyent les murs d'un jardin

qui leur paroiſſoit très-vaſte, ils paſſent contre des bâtimens qui devoient être ſelon l'apparence les ſervitudes d'une grande maiſon : ils font quelques pas de plus, ſe trouvent à la porte d'un château, & ſe reconnoiſſent alors. C'étoit celui de Strigilline.

Il faut, dit Enguerrand, que nous nous ſoyons détournés de la première route que nous avons priſe, & qui ne devoit pas nous conduire ici, puiſqu'elle en partoit; mais à ce coup nous ne nous égarerons plus, grâces au ciel : voilà le jour qui paroît.

Le chemin que nos voyageurs ſuivirent alors, étoit pratiqué à travers une forêt très-épaiſſe. Les rayons du ſoleil n'y pouvoient percer, & il étoit impoſſible à la vue de s'y étendre; enfin, après une heure & demie de marche, la forêt commence à s'éclaircir : nos voyageurs voient une campagne habi-

tée, se trouvent dans une avenue qui les conduit en droiture à un château. C'étoit celui de Strigilline.

Quoi, dit Barin, nous ne perdrons jamais de vue cette maudite cage? Observez, lui dit Enguerrand, que nous sommes dans la même route par laquelle nous abordâmes hier; je ne sais comment je ne l'ai point reconnue plutôt, retournons sur nos pas; & nous trouverons le sentier qui doit aboutir à ce pavillon, sous lequel nous avons passé la nuit qui a précédé celle-ci..... Je crois entrevoir ce sentier. En effet, il s'en présentoit un. Le chevalier s'y engage avec confiance; pour le coup, dit-il à son écuyer, je pense que nous en serons bientôt dehors; vous le pensez, Monsieur, & moi je le souhaite, répondit Barin.

Après deux heures d'une course fort pressée, le maître & l'écuyer se trou-

vent dans une route ſpacieuſe, ils approchent d'un endroit qui paroît très-habité. Déjà ils entendent le bruit des chiens, le chant des coqs, le henniſſement des chevaux; enfin, ils trouvent de vaſtes écuries; mais c'étoient celles du palais de Strigilline.

Le ſoleil avoit déjà franchi la moitié de ſa carrière, le maître & l'écuyer bouilloient d'impatience; les chevaux étoient haraſſés. Un petit page couvert de plumes de ſanſonnet aborde Enguerrand. Seigneur chevalier, lui dit-il, votre promenade a été longue; il eſt temps que vous preniez de la nourriture & du repos, ma maîtreſſe vous attend.

Enguerrand & Barin ſe regardèrent. Quel parti prendre, diſoit le maître? Effectivement, répondit l'écuyer, nous avons à choiſir; rentrons doucement, mettons-nous bien dans la tête que

nous ne ſortirons d'ici que ſous le bon plaiſir de la dame du lieu. Quoi! vous prétendriez, dit Enguerrand, qu'on voudroit me tenir ici malgré moi? Je n'ai pas de prétentions, dit l'écuyer; mais il faut que vous ayez été bien diſtrait pour que rien ne vous ait frappé; la dame du château a des regards brûlans, tant d'affecteries, d'ailleurs, dans les attentions qu'on a pour vous, tant de fadeurs dans les louanges que l'on vous donne! Sachons donc ce qu'on nous veut, dit Enguerrand. Il rentre dans ſon appartement, ſe déſarme, & va ſaluer Strigilline. Il avoit l'air froid & contraint.

Il faut, Seigneur, lui dit la Fée, que vous vous défiez de mes cuiſiniers. Vous vouliez ſans doute gagner de l'appétit; c'eſt ce qui vous aura engagé à prendre l'air de ſi bonne heure. Je penſois qu'ayant beſoin de repos, vous

n'auriez pas dû ſortir ce matin; ſans cela mes équipages ſe fuſſent tenus prêts, & l'on vous eût donné le plaiſir de la chaſſe.

Enguerrand répondit à cette politeſſe par quelques propos vagues, & l'on ſervit le dîner. La fée fit ce qu'elle put pour le rendre amuſant, & inſinua au chevalier un plan de vie, qu'il pourroit ſuivre, ſi le ſéjour du château lui étoit agréable. Aimeroit-il la lecture; on auroit des manuſcrits rares & curieux. Auroit-il du goût pour la muſique ou les ſpectacles; on auroit autour de ſoi, quoiqu'en petit nombre, des talens dans tous les genres, & ſurtout des gens uniques pour les décorations & les machines.

A ces offres, à mille agaceries qui les accompagnoient, Enguerrand penſa devoir répondre d'un ton ſérieux. Votre palais, Madame, renferme tout ce

ce qui peut piquer le goût d'un homme délicat, connoiſſeur & ſenſible; faſſe le ciel qu'un heureux loiſir me permette de venir me livrer un jour aux charmes de la vie tranquille & délicieuſe que vous m'offrez, & vous témoigner l'étendue de la reconnoiſſance qu'un accueil auſſi rempli de bontés m'inſpire! Mais aujourd'hui je me borne à obtenir une ſeule grâce de vous. Les devoirs les plus ſérieux, les intérêts les plus chers, m'appeloient du côté de la Bretagne, lorſque je fis l'heureuſe rencontre à laquelle je dois le bonheur de vous connoître. Permettez que je reprenne ma route: permettez.... Le chevalier n'eut pas le temps d'achever ſa tirade, les yeux de Strigilline devinrent humides, une pâleur ſoudaine ternit les roſes de ſon teint; elle ſe lève, & va cacher dans

ſon appartement ſon dépit, ſon déſordre & ſon embarras.

Enguerrand étoit paſſé dans le jardin pour s'entretenir avec ſon écuyer. Ils n'avoient pas fait quatre pas, que Badine, confidente de la Fée, vint les y joindre. Vous me pardonnerez, dit-elle au chevalier, ſi j'interrompe votre ſolitude; mais, Seigneur, il me ſemble que vous avez peu de ménagement pour nous. Vous pouvez vous être apperçu du plaiſir que cauſe ici votre préſence: cependant vous n'êtes occupé que de votre départ.

Madame, reprit Enguerrand, je reſſens le prix de l'accueil que je reçois, & celui des plaiſirs auxquels je m'arrache, mais mon devoir.... Laiſſons ce prétexte, dit Badine. J'ai un mot à vous dire, qui fait oublier bien des devoirs plus eſſentiels que ceux que vous vous ſuppoſez. Ma

maîtreſſe vous aime.... Je ſuis donc bien malheureux..... Malheureux ! repliqua Badine; je ne reviens point de ma ſurpriſe. Il faut convenir que rien n'eſt auſſi trompeur que les réputations, & ſur la foi de la vôtre, je n'euſſe jamais penſé qu'une déclaration d'amour de la part d'une très-jolie femme, dût vous percer le cœur.....

Je n'y puis répondre, Madame, & c'eſt ce qui me déſeſpère; je me manquerois à moi-même, en manquant à ce que je dois, & il m'en coûteroit une fauſſeté ou une trahiſon.

Je crois vous entendre, reprit Badine, vous penſez qu'un certain homme, que vous allez chercher où il n'eſt pas, a bien beſoin de vous, & on vous aſſure d'avance que vous pouvez dormir tranquille ſur ſon compte. Vous craignez d'aller jurer à ma maîtreſſe des choſes que vous ne ſentirez

pas exactement; & depuis quand êtes-vous ſujet à de ſemblables ſcrupules? Jurez, Seigneur, jurez hardiment; & pour le prix du ſerment, un peu haſardé, que vous aurez fait, je vous promets des faveurs qui vous arracheront, dès demain, les proteſtations les plus ſincères. Je ſais qu'il y a encore quelque choſe qui vous tient au cœur. Vous avez une intrigue bourgeoiſe; on dit que la jeune perſonne eſt très-jolie, blonde à l'excès, le nez relevé, d'un incarnat tant ſoit peu vif. Vous rougiſſez! vous êtes ſurpris de nous voir auſſi bien inſtruites de vos affaires, peut-être êtes-vous honteux? Sont-ce-là les raiſons qui vous font dédaigner le bien qui vous eſt offert? Rentrez, Seigneur, rentrez dans votre caractère, & pour d'auſſi minces intérêts, ne négligez pas une fortune qui feroit le bonheur de mille autres; ne

livrez pas aux malheurs d'une paſſion inutile & rebutée une femme charmante qui ſacrifie tout pour vous rendre heureux. Je l'ai laiſſée dans la douleur & dans les larmes, il vous eſt libre de venir les eſſuyer; conſultez-vous; rêvez, Seigneur, rêvez à Strigilline : elle ne pourra qu'y gagner. Prenez vos tablettes, ornez-les de quelques petits vers tendres dont elle ſoit le ſujet. Je ne dois point vous cacher que les productions de votre eſprit ſeront après le don de votre cœur, ce qui pourra le plus la flatter. En finiſſant ainſi, Badine fit une profonde révérence & ſe retira.

Enguerrand & Barin continuèrent quelque temps à ſe promener en ſilence. Enfin l'écuyer le rompit. Penſez-vous, Monſieur, que cette demoiſelle intrigante en ſoit à ſon coup d'eſſai? Je la trouve, à bien des égards, un peu

trop habile.... Eh bien, répondit le chevalier, que ferons-nous.... Des vers, Monſieur, des vers.... Que je faſſe des vers! répliqua le maître, d'un ton d'humeur, vous plaiſantez bien mal à propos. Je ne plaiſante point, repartit l'écuyer: vous en avez fait tant de fois à propos de rien; faites-en maintenant, vous avez de la matière; voilà de beaux yeux, de l'amour, des ſoupirs, de la paſſion, des larmes, des reproches, la jalouſie.

Que je faſſe des vers! repliquoit Enguerrand; j'ai bien l'eſprit dans une poſition aſſez tranquille... Soit: n'en faites pas, diſoit Barin, mais ouvrez votre porte-feuille, cherchez-y de tout faits, & faites-les ſervir en changeant l'adreſſe.

J'y conſens, dit le chevalier, toujours du même ton; voyez dans mes

pièces détachées, & ſi vous y trouvez des vers que j'aie faits pour quelqu'oiſon, je vous permets d'en tirer copie, & de les porter à votre dame couverte de plumes. Vous êtes extravagant, & moi bien malheureux d'avoir inſpiré cette paſſion ridicule....

Votre plus grand malheur, Monſieur, n'eſt pas d'être aimé. Ce grand amour qu'on vous porte, ce qu'on dit ici, ce qu'on y fait, me paroiſſent des ſonges, dont j'appréhende beaucoup le réveil. Je me défie de tout, & il faut que j'aie bien peur de mourir de faim pour y manger comme je fais.

Remontons à cheval, dit Enguerrand, ſortons d'ici tout-à-l'heure.... Et vous penſez, Monſieur, que nous y verrons plus clair que ce matin? Ne vous appercevez-vous pas que nous ſommes dans un labyrinte dont, peut-être, le diable ſeul a le fil... Je veux

parler à cette femme, reprit Enguerrand, & eſſayer de lui faire entendre raiſon..... Vous en avez ſans doute trouvé beaucoup qui l'ont entendue, reprit Barin; mais je vous cautionne que celle-ci eſt tout au plus diſpoſée à écouter ce que pourront lui inſpirer ſes diſpoſitions naturelles, ſon goût ou ſa fantaiſie; parlez ce langage, ſi vous voulez que l'on vous écoute. Donnez au moins des paroles flatteuſes, quoiqu'il en puiſſe coûter à votre franchiſe, & ſurtout, banniſſez de votre extérieur ce trop de réſerve, qui pourroit tenir la dame en garde contre vous. Cependant je me promènerai dans les environs: on me laiſſera ſans doute cette liberté, car je ne vaux pas trop la peine que l'on m'obſerve, & peut-être trouverai-je une iſſue par où nous pourrons nous évader.

Enguerrand prend enfin ſon parti,

il ſe rend à l'appartement de la dame; Badine le prend par la main & le conduit juſqu'au chevet du lit.

Barin étoit déjà deſcendu dans les jardins, & ſe préparoit à gagner la campagne; mais il ne fut pas peu ſurpris, en jetant les yeux vers le château, de rencontrer ceux de ſon maître, qui ſe promenoit ſur une petite terraſſe régnant le long de ſon appartement.

L'écuyer revint bruſquement ſur ſes pas. J'augure mal de votre entrevue, dit-il au chevalier, en l'abordant: elle a été trop courte, ou la dame n'a pas été viſible, ou vous avez été mal reçu....

Je l'ai vue, Barin, je lui ai parlé. Elle eſt dans ſon lit. Soit que l'agitation de ſon ame prête de nouvelles couleurs à ſon teint; ſoit que le ſentiment dont elle eſt occupée donne

plus d'expreſſion à ſes yeux; ſoit que le demi-jour dans lequel elle s'eſt laiſſée voir à moi ait flatté ſes traits & ſa peau, ou que le drap, par qui la plume eſt voilée, ne m'ait permis de voir que ce qui eſt naturel & aimable, Strigilline m'a paru vraiment belle mais... mais, dit l'écuyer...

Elle m'a pris la main, me l'a ſerrée.... Eh bien, Monſieur?...

Nous ne diſions rien, elle a fait un mouvement, comme pour m'attirer à elle..... Vous vous ſerez laiſſé aller? Non, Barin; te l'avouerai-je? Tout en la trouvant belle, j'ai ſenti tout-à-coup une répugnance inſurmontable, j'ai..... Qu'aurez-vous fait, Monſieur?... J'ai retiré ma main, & même avec un mouvement aſſez bruſque.... Mais vous deviez parler; l'avez-vous fait? Je penſe qu'oui, Barin, mais je ne ſais trop ce que je

puis lui avoir dit, je crois que j'ai battu la campagne; tout-à-coup elle a appelé ſes femmes, & je me ſuis évadé.

Ah! mon cher maître! dit Barin, vous êtes sûrement enſorcelé; depuis que vous êtes ici, vous n'avez rien fait ni dit qui fût à propos. Je ſuis dans des frayeurs que je ne puis vous décrire.

Ils en étoient-là de leur entretien, quand Badine entra d'un air aiſé. Seigneur chevalier, dit-elle à Enguerrand, ma maîtreſſe penſe que vous êtes incommodé; elle vous envoie cette pommade : c'eſt un excellent ſpécifique.

Enguerrand voulut ſe défendre ſur l'indiſpoſition qu'on lui ſuppoſoit; non, Seigneur, votre ſanté n'eſt pas bonne, lui diſoit toujours Badine avec un ſourire méchant, & je ne penſe

pas que votre écuyer ſoit bien ſain; deshabillez-vous l'un & l'autre, je vous frotterai moi-même avec l'eſſence dont cette fiole eſt remplie; elle eſt merveilleuſe. On juge bien que le chevalier refuſa la propoſition. Vous voulez donc, lui dit Badine, nous cauſer des chagrins de toutes les eſpèces. Nous avons des raiſons de craindre pour votre ſanté, & nous allons douter de votre courtoiſie. Faites ce qu'il faut pour vous rétablir, Seigneur, ſecondez l'intérêt qu'on veut bien prendre à vous. Vous ne voudriez pas, continua-t-elle, contraindre des femmes à vous faire violence pour votre bien. Cependant j'ai les ordres les plus poſitifs de ne point vous quitter que vous ne m'ayez laiſſé remplir le petit miniſtère dont je ſuis chargée: vous pouvez d'ailleurs vous repoſer ſur mon adreſſe.

Enguerrand

Enguerrand perdoit patience. Barin, dit-il, qu'on ſelle les chevaux, je ne ſaurois ſupporter plus long-temps d'auſſi fades plaiſanteries.

Barin veut ſortir. Badine l'arrête. Vous n'en ferez rien, gentil écuyer, lui dit-elle, ne voyez-vous pas que votre maître a des caprices ? Déshabillez-le, & aidez-nous à lui faire entendre raiſon.

Barin vouloit ſortir; mais il ſe ſentit ſerrer la main d'une telle force, que la douleur & la ſurpriſe lui firent jeter un grand cri: à ce cri l'appartement ſe trouve rempli par les femmes de Strigilline: elles entourent le maître & l'écuyer. On ôte à Enguerrand ſon baudrier & ſon écharpe, avant qu'il ait le temps de s'y oppoſer, & déjà l'écuyer a quitté ſon pourpoint, ſans attendre qu'on l'en prie; mais qui pourroit peindre la colère de l'amant-

de Fleur-de-Mirte, lorſqu'il s'apperçut qu'on lui faiſoit violence & qu'on le déshabilloit malgré lui. D'abord, croyant devoir des ménagemens à des femmes, il ne fait que repouſſer, quoique aſſez rudement, celles qui l'environnoient; mais bientôt ſentant la force des bras & le tranchant des ongles de ces fauſſes femelles, il oppoſe violence à violence, & cherche à ſe venger des atteintes par les coups. Ses habits volent de toutes parts en lambeaux : l'air s'obſcurcit des plumes qu'il arrache par touffes à ſes adverſaires, partout où ſon poignet nerveux put s'accrocher. L'appartement retentit de rires forcés, de cris de femmes & d'imprécations militaires.

Enguerrand ſe défendoit bien; mais le combat étoit trop inégal; après une réſiſtance digne de ſon courage, le Paladin mis à nud, renverſé ſur le

parquet, eſt frotté de la tête aux pieds de la drogue fatale; enfin on le laiſſe privé de ſentiment, à côté de ſon fidelle écuyer, qui, après s'être fait donner quelques coups de griffes en eſſayant de ſe défendre, s'étoit laiſſé déshabiller & frotter, avec toute la patience imaginable.

CHANT III.

INARE, au fond d'une foſſe dont la profondeur empêche que les gens demeurés ſur le bord ne puiſſent lui donner du ſecours, éclate, tonne, blaſphême, écume. Enfin, vers le milieu de la nuit, les payſans qu'on a été chercher arrivent avec des échelles & des cordes : on l'attache, on le retire, on le tranſporte ſur un brancard dans un hameau qui étoit à peu de diſtance.

Un chirurgien arrive : on viſite les contuſions, on y met un appareil ; les douleurs vives commencent à ſe faire ſentir, la fiévre s'y joint ; mais de ces fiévres aiguës & violentes, telles qu'il s'en allume dans les tempéramens

bilieux : l'impatience en précipite, en aggrave les redoublemens.

Les couriers partent pour Tours, ils ramènent avec eux les médecins de la comteſſe. Mais le mal eut toujours ſon période, & il fallut qu'Inare paſsât quinze jours dans une auſſi déſagréable ſituation, avant de pouvoir monter à cheval.

Une indiſpoſition auſſi ſérieuſe, auſſi longue, auroit dû rallentir en lui la paſſion qui le portoit à chercher Ollivier ; mais quand la haine s'eſt logée dans une ame de cette trempe, elle s'y aſſied & s'y cramponne.

Etoit-il dans le délire, il ne parloit que d'Ollivier ; la fiévre lui donnoit-elle du relâche, il s'informoit d'Ollivier. En a-t-on des nouvelles à Tours ? Eſt-il arrêté ? Par où s'eſt-il enfui ? Perſonne ne l'auroit-il vu paſſer ?

Il faiſoit faire des perquiſitions de

toutes parts, & quoiqu'avare, répandoit l'or à pleines mains.

Un homme qui paye bien, eſt ordinairement bien ſervi. Les bateliers qui avoient conduit Ollivier juſqu'à Nantes revinrent, furent trouver Inare, & pour ſon argent, lui firent un portrait bien exact de l'homme qui avoit freté leur bâtiment.

Cette découverte valut au malade plus que tous les ſecours de la pharmacie: il recouvre ſes forces & part ſur le champ pour la Bretagne, ne doutant point que le duc Richard ne dût ſe prêter à la vengeance du comte de Tours, ſon allié.

Les voyages d'Inare étoient des courſes. Il eſt déjà aux portes de Nantes: la flotte que commandoit Stenon venoit de mettre à la voile. Le duc Richard & ſa cour étoient occupés à voir un tournoi dont ce prince don-

noit le plaiſir aux dames; Rollond, le plus jeune de ſes fils, nouvellement armé chevalier, en étoit le tenant.

Inare, inſtruit de cette nouvelle, fait tirer de ſes équipages ſes plus belles livrées, les fait prendre à ſes pages, ſe panache de plumes & de rubans rouges & jaunes, arbore une ſoubre-veſte chargée d'une large croix des mêmes couleurs, ſe préſente à la barrière en faiſant crier par ſa ſuite; faites place au ſeigneur comte Inare.

La foule s'écarte, la voix paſſe de bouche en bouche juſqu'aux hérauts d'armes; de-là dans les balcons, ſur les amphitéâtres. Place, place, crioit-on, au ſeigneur comte Inare.

On ſe demandoit, connoiſſez-vous M. le comte d'Inare? Il aura beau ſe faire annoncer, répondoit-on, il arrivera toujours incognito.

Il a pris la croix contre nous, diſoit

l'un, eſt-ce qu'il nous prend pour des Turcs?

Les femmes trouvoient que le gros rouge & le gros jaune, ces couleurs fortes, s'aſſortiſſoient à merveille à la taille épaiſſe du cheval & du chevalier.

Cependant Inare étoit en dedans de la barrière, & la viſière baſſe, une lance groſſe comme une antenne ſur la cuiſſe; il attendoit que le tenant vint lui faire tête; il n'eut pas le temps de s'impatienter; Rollond parut. Il avoit à peine dix-huit ans; ſa taille étoit aiſée, légère & bien priſe, il montoit un cheval plein de feu, qu'il manioit avec adreſſe.

La trompette ſonne. Les deux champions prennent du champ & courent l'un contre l'autre; mais l'énorme cheval normand qui portoit Inare ne partit qu'au grand trot. Rollond fond

ſur le Tourangeau comme un éclair, évite le coup que celui-ci lui portoit, le frappe ſi adroitement qu'il lui fit perdre l'équilibre, l'enlève de la ſelle, & l'envoie à dix pas de ſa monture.

Rollond, après ce beau coup, achève de fournir ſa carrière avec la même aiſance, & retourne ſe placer à la tête de la lice auprès des juges du camp.

Inare ſe relève furieux, & ne trouvant point auprès de lui l'adverſaire qui l'a terraſſé, il s'en prend à ſon propre cheval, ſe rue ſur lui & l'aſſomme d'un coup de poing.

A ce trait, dans les balcons, en-dedans, en-dehors de la barrière, dans la campagne, tout le monde s'écrie, & tout-à-la-fois : vive, vive M. le comte d'Inare, il a fait un beau coup de poing!

Le Tourangeau roule des yeux ha-

gards & furibonds : les juges du camp s'approchent de, lui pour s'informer s'il ne ſe trouve pas incommodé de ſa chûte; d'autres, s'il n'auroit pas fauſſé ſon gantelet. Inare perdoit patience; heureuſement le duc Richard arriva ſur la place, il avoit appris que le chevalier, aux dépens duquel on plaiſantoit, étoit le fils de la comteſſe de Tours; il crut devoir empêcher qu'on ne pouſsât le badinage trop loin, & penſant devoir des égards à ce nouveau venu, il s'empreſſa à lui faire oublier, à force de politeſſes, tout ce que cette journée avoit eu juſques-là de mortifiant.

Inare ſe remit un peu à l'approche du duc. Seigneur, lui dit-il, le chevalier tenant eſt bien heureux que mon cheval m'ait manqué.

J'en ſuis perſuadé, ſeigneur, lui répondit le duc; mais je vous prie de

vouloir bien oublier cette petite disgrace, & la pardonner à celui qui en eſt la cauſe innocente. Si la fortune a donné à mon fils ce petit avantage ſur vous, c'eſt l'effet d'un caprice; il ne doit rien ajouter à ſon orgueil, comme il n'ôte rien à votre gloire. Venez, ſeigneur, & permettez qu'il ſe joigne à moi, pour m'aider à vous convaincre du cas que nous faiſons de la valeur & du mérite dans le fils de l'illuſtre comteſſe de Tours.

A ce compliment flatteur le Tourangeau ſe retourna, par l'effet d'un mouvement habituel, il regardoit ſi le gouverneur qui jadis lui dictoit ſes réponſes, n'étoit pas encore derrière lui, & ne le voyant pas, il gémit du malheur d'être émancipé à vingt-cinq ans; &, ſans proférer une parole, ſuivit, avec une démarche ſtupide, le

duc Richard juſques dans le château de Nantes.

La paſſion qui maîtriſoit le Tourangeau, le trahit. Il laiſſa voir toute la baſſeſſe de ſon ame à la première occaſion qu'il eut d'entretenir le prince. Il s'exhala en invectives & en injures contre Ollivier, prétendit ſavoir que ce chevalier étoit venu chercher un aſyle à Nantes, que cet aſyle ne pouvoit être ignoré, & ajouta que Richard ne pouvoit ſe diſpenſer de lui remettre ce coupable entre les mains.

Je ſais, repartit le duc, les juſtes raiſons que le comte de Tours, mon allié, a de ſe plaindre de cet Ollivier, dont la recherche occaſionne ici votre voyage. Je connois ce chevalier : il eſt frère d'armes de mon fils Stenon, & il faut convenir, qu'avant la faute dans laquelle il vient malheureuſement de tomber, il avoit la réputation d'un cavalier

cavalier accompli, & que rien n'en démentoit en lui le caractère.

Inare entendoit impatiemment parler de ſon ennemi avec réſerve, & même avec éloge. Un gentilhomme obſcur, diſoit-il, qui devoit ſon exiſtence au comte Sigiſmond, dont il avoit été le domeſtique : un homme de cet état, qu'un peu de bonheur & des préventions trop favorables avoient diſtingué mal-à-propos de la foule, s'oublier au point de commettre un pareil attentat ! Non, continuoit-il, il ne doit trouver de la protection nulle part, le droit des gens y eſt intéreſſé.

Je ne ſuis, répondit Richard, ni ſon patron, ni ſon juge. Je ſais, ſi ſon malheur vouloit qu'il ſe fût retiré ſur les terres de ma domination, à quoi m'obligeroient les devoirs de l'alliance & de l'amitié ; mais on vous a

trompé, seigneur, Ollivier n'est point à Nantes, ni dans toute la Bretagne. Ce n'est pas un homme qui puisse y demeurer obscur; cependant, si vous ne prenez pas assez d'assurance sur ma parole, voyez vous-même, informez-vous. Sigismond doit compter sur mon amitié, mes secours & mes services, quels que soient les motifs qui l'engagent à y avoir recours.

La réponse du duc auroit satisfait tout autre qu'Inare; mais le Tourangeau la prenant pour une défaite, persuadé qu'on trahissoit sa querelle en ne la servant pas avec toute la chaleur de la jalousie, du ressentiment & de la haine, témoigna son mécontentement, & résolut de répandre des espions jusques dans le palais, pour y vérifier les soupçons qu'il avoit conçus.

Cependant Richard continuoit de

le traiter avec distinction ; & dans le dessein d'étaler son goût & sa magnificence, en faisant honneur au fils de Frédegilde, il annonça qu'il donneroit un bal, dont ce chevalier & la princesse de Bretagne sa fille auroient tous les honneurs.

Aglaé, fille d'un puissant souverain, princesse en qui l'éclat des charmes & des vertus relevoit celui de la naissance, étoit l'objet des vœux de tous les cœurs faits pour aspirer à sa conquête. Mais qui pourroit peindre l'extravagant orgueil du Tourangeau, quand il se vit le héros d'une semblable fête, & le chevalier d'une dame d'aussi haut parage ? Il ne vit plus d'honneurs auxquels il ne pût raisonnablement prétendre, & résolut de donner, en sa personne, un amant d'importance à la princesse de Bretagne,

& un rival redoutable aux douze pairs de France.

Les dépenſes qu'il fit pour ſe montrer dans cette fête, firent paroître dans tout leur luſtre ſon avare profuſion & ſon mauvais goût. Les courtiſans Bretons applaudiſſoient malignement; Rollond, fils du duc, ne fut pas le dernier à faire remarquer aux femmes de la cour qu'on ne ſe mettoit nulle part comme en Touraine.

L'ombrageux Tourangeau avoit la plus forte envie de lui rompre en viſière; mais l'aſſemblée étoit complète; la cour étoit placée; la ſymphonie ſe faiſoit entendre; il falloit ouvrir le bal. Inare ſe voit contraint à danſer: il danſe.

On voit cette maſſe peſante, inanimée, ſe traîner autour du ſallon, embarraſſée de ſes mains, le corps déhanché, la tête de travers, l'oreille

au dépourvu, l'œil égaré, la bouche béante. On voit d'un autre côté la princeſſe de Bretagne, réunir à la préciſion la grâce, l'aiſance & la légéreté; mais bientôt on ceſſe d'admirer & de rire; car le bal en commençant, prend fin par un événement auſſi fâcheux que ridicule.

Inare, en s'approchant trop près, s'embarraſſe dans la queue de la robe; la princeſſe tombe : le Tourangeau trébuche lui-même, & fait une chûte ſi lourde, que le ſallon en eſt ébranlé. On accourt pour donner la main à la fille de Richard. Cependant Inare ſe relevant avec la même mal-adreſſe, porte la parole à Aglaé. Je ſuis mortifié de l'accident, Madame; mais c'eſt votre faute : vous n'auriez pas dû tourner ſi court.

Votre excuſe n'eſt pas galante, chevalier, repliqua Rollond, qui s'étoit

avancé pour donner du ſecours à ſa ſœur. Je la maintiens vraie envers & contre tous, répondit Inare, d'un ton bruſque & d'un air enflammé; en même temps il arrache par morceaux ſon gand, qu'il ne peut parvenir à ſe tirer de la main, & le jette au millieu de l'aſſemblée.

Rollond ramaſſe le gand. Le Tourangeau lui lance des regards menaçans. On s'empreſſe pour arrêter les ſuites d'une affaire auſſi étrange. Des ſeigneurs, que leur dignité & leur âge mettoient en droit de parler, veulent remontrer au fils de la comteſſe de Tours le travers qu'il va ſe donner, l'inſulte qu'il fait à Richard; le furibon Inare n'écoute pas, il ne répond rien. Il cherche à rencontrer les yeux de ſon adverſaire; je le lui ſoutiendrai, dit-il, nous nous verrons à pied, & j'aurai ma revanche.

Cependant on transporte Aglaé dans son appartement. Le duc se retire suivi de Rollond. L'assemblée se dissipe : on laisse le champ de bataille à Inare, qui se promenoit encore à grands pas dans le sallon, en lançant au ciel des regards furieux, si les valets du château ne fussent venus pour éteindre les bougies & fermer les portes.

Enfin le Tourangeau se retire, & pensant après l'insulte qu'il croit avoir reçue, ne devoir plus occuper un appartement dans le palais du duc Richard, il envoie ordre à ses équipages d'en sortir, & va chercher un logement dans la ville.

On prévoit la suite de cette aventure. Les écuyers sont en route de part & d'autre ; les cartels, les réponses vont leur chemin. Le combat devoit être seul-à-seul ; car où le fils de Frédegilde auroit-il pu trouver un

ſecond? Le duc gémit de voir ſon fils engagé dans cette ridicule affaire; mais le point d'honneur eſt impérieux. Le jour, le champ, les armes, les juges, tout eſt convenu; les combattans ſont en préſence; perſonne ne tremble pour Rollond. Au ſecond coup que lui porte Inare, le prince Breton vient au déſarmement, lui ſaiſit le poignet, lui donne le croc en jambe, & le terraſſe. Alors Inare, que les paſſions les plus cruelles égarent, ſaiſit un poignard dont il ſe trouvoit muni, contre la règle du combat, & cherche à en frapper ſon vainqueur. Les juges du camp accourent, indignés de cette lâcheté, on ſépare les combattans. Inare, déclaré indigne de la chevalerie, dépouillé de ſes armes, banni des Etats du duc, eſt conduit par la garde hors des portes de la ville.

Il faut avoir de l'ame pour mourir

de douleur ou de honte. Le Tourangeau ne connoît point ces excès. C'eſt la fureur, c'eſt la frénéſie, c'eſt la rage qui le dominent. Il traverſe en brigand la Bretagne, il inſulte, il viole, il incendie; le cri des peuples porte bientôt aux oreilles du ſouverain des attentâts dont ſon devoir l'oblige à tirer vengeance; mais celui qui les a commis s'eſt dérobé par la promptitude de ſa marche aux troupes qu'on envoie de tous côtés pour l'arrêter.

Au ſortir de la Bretagne, il ne prit pas le chemin de Tours. Il congédie la plus grande partie de ſes équipages, & dirige ſa route par la Provence, réſolu d'aller tenter fortune en Aſie, s'il ne trouvoit pas à s'établir dans la Grèce; car il eſpéroit qu'il pourroit bien, en paſſant, ſe faire couronner à Bizance, ou tout au moins à Trébizonde.

Comme il ſuivoit vivement l'exécution de ſes projets, il eut bientôt traverſé le Poitou, le Limouſin, l'Auvergne & le Languedoc; il paſſe le Rhône, & delà, ſuivant le cours de la Durance, il comptoit prendre ſa route par Cavaillon, pour ſe rendre au port de Marſeille, lorſqu'il fit rencontre d'une dame éplorée qui lui demanda ſon aſſiſtance.

Levez-vous, Madame, dit Inare, & faites-nous part du ſujet que vous avez de crier ſi fort.

Ah! ſeigneur, répondit la dame, ma ſœur Alérie eſt mariée au cruel Falagon, maître d'un château que vous trouverez à quelques pas d'ici ſur votre route. Il n'eſt point de jour que, ſur des ſoupçons mal fondés, il ne ſe porte aux dernières violences contr'elle. Aujourd'hui, ſeigneur, il ſemble vouloir conſommer toutes ſes

barbaries; il l'a faite lier à un arbre & la déchire inhumainement de coups: vous êtes à portée d'entendre les cris que la douleur arrache à cette malheureuse victime.

En effet, j'entends, dit-il, beaucoup de bruit; c'eſt donc votre ſœur qu'on fouëtte? Elle a le ſon de la voix aigre. L'a-t-on miſe bien nue? Il faut aller voir cela. Tout en parlant ainſi, notre homme laiſſe ſes écuyers derrière lui, & pouſſe ſa monture au grand trot.

Il arrive dans un bouquet de taillis aſſez touffu; il voit que le rapport qu'on lui a fait n'eſt point infidelle, quant aux coups que recevoit Alérie. Il juge que l'homme qui les lui donne eſt Falagon, dont on vient de lui parler. Seigneur châtelain, lui dit-il, en lui faiſant un ſigne de la main, que je ne vous dérange pas. Vous corrigez

mais je l'empêcherai de te maltraiter à ſa fantaiſie.

Cependant le bruit du cor avoit raſſemblé les vaſſaux de Falagon; ils ſortent en foule du château, qui n'étoit pas éloigné. Ils arrivent armés de tout ce qui s'eſt trouvé ſous leurs mains.

Alérie, déjà libre, & qui s'apperçoit qu'Inare eſt environné de toutes parts, ſe jette aux genoux du Tourangeau, comme ayant deſſein de les embraſſer pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, & mettant à profit le moment de ſurpriſe que ce mouvement occaſionne à ſon libérateur, elle lui faiſit adroitement les jambes avec un des liens dont il l'a débarraſſée.

Inare tourne la tête au bruit occaſionné par l'arrivée des vaſſaux de Falagon: il fait un mouvement pour remonter précipitamment à cheval;

mais saisi par le lien, il perd l'équilibre & tombe de son haut avec un horrible fracas ; on le saisit, on le garotte, on l'entraîne.

Cependant Philippe, à la tête des princes réunis pour faire triompher l'étendard de la croix, après avoir soumis Tortose, Antioche, Laodicée, & Césarée, faisoit le siége de Damas, ville capitale de la Syrie.

Mélec Baaladin, Soudan de cette contrée, abattu par ses défaites, obligé d'abandonner la campagne, se flattoit, à l'abri des boulevards de sa capitale, d'arrêter les progrès des croisés, & de balancer leur fortune jusqu'à l'arrivée des secours qui lui étoient promis de Perse, d'Egypte & d'Arabie.

Une armée affoiblie par ses propres triomphes faisoit le siége de Damas, sans avoir pu en former la circonvallation. Elle s'étoit partagée en trois.

camps ſéparés l'un de l'autre, & chargés d'une attaque particulière, chacun de leur côté.

Philippe commandoit en perſonne le quartier ſitué entre la ville aſſiégée & Sardanelle,

Il avoit dans ſon camp Raimond, comte de Flandre, Guillaume, duc de Normandie, & les Anglois ſous la conduite d'Edouard, fils aîné de leur ſouverain.

Borislas, roi d'Hongrie, Sigelan, prince de Suède, & les guerriers du Nord étoient campés du côté des montagnes de Palmire.

Enfin Sigiſmond & le prince de Bretagne, auxquels on avoit joint les guerriers de Toſcane, de Naples & de Sicile, formoient la troiſième attaque du côté qui regarde la Syrie.

Déjà deux mois s'étoient écoulés parmi des ſuccès douteux, des aſſauts

repouſſés, des ſorties malheureuſes, & tous les événemens enfin d'un ſiége opiniâtre. La diſette commençoit à ſe faire ſentir dans la place, où deux convois venant de la Syrie de Soba, avoient inutilement tenté de s'introduire, & étoient devenus la proie du vainqueur.

La ville déjà fort peuplée par elle-même, ſurchargée d'une garniſon beaucoup trop nombreuſe, alloit ſe trouver bientôt dans la fâcheuſe alternative d'ouvrir les portes à Philippe, ou d'éprouver les horreurs de la famine. Baaladin & ſon conſeil cherchoient tous les moyens de ſe ſouſtraire à ces extrémités, quand Bory ſe leva & porta la parole.

Bory, Grec de nation, de baſſe origine, ſoldat téméraire, homme ruſé: dangereux renégat de la foi de ſes pères, que ſes qualités perſonnel-

les & ſon apoſtaſie avoient aproché du Soudan & fait monter aux premières dignités militaires. Seigneur, dit ce traitre, en s'adreſſant à Mélec, n'eſpérons point déſormais qu'une eſcorte nombreuſe ou des ſorties générales puiſſent mettre les convois qui nous ſeront deſtinés à l'abri des attaques de l'ennemi : il eſt trop bien ſervi par ſes eſpions, trop maître de la campagne pour que nous puiſſions nous flatter de réuſſir : en eſſayant de lui dérober des marches, ou de lui oppoſer des forces égales, une conduite ſemblable nous expoſeroit à perdre, ſans aucun fruit, nos plus braves guerriers. Mais ſi ta hauteſſe veut ſe repoſer ſur moi du ſoin de remédier pour quelque temps aux beſoins qui commencent à ſe faire ſentir dans ta capitale, je conçois un projet dont j'oſe d'avance garantir le ſuccès.

L'avare Grec qui occupe les montagnes du Liban, flatté de l'eſpoir ridicule de voir ici triompher ſa ſecte, mais bien plus avide du gain qu'il retire de ſon commerce avec le camp de Philippe, y conduit chaque jour ſes denrées, le fruit de ſes récoltes & ſes nombreux troupeaux. Je ſuis Grec, & la foi de ma nation, que j'eus toujours en horreur, m'eſt connue; je tenterai Zénon, prince d'Inar. J'éblouirai ſes yeux par les promeſſes les plus capables d'exciter ſon ambition & ſa cupidité. Les préſens mêmes précéderont les promeſſes.

Les chrétiens verront ſans jalouſie faire de prodigieux amas, qu'ils penſeront devoir tourner à leur propre uſage. La diſcrétion, les ombres de la nuit, un coup de main que je médite, acheveront de favoriſer l'entrepriſe. Ordonne ſeulement que tes tréſors me

foient ouverts, & qu'il me ſoit libre, dès que le ſoleil ſera couché, de ſortir de la ville avec le peu de Grecs qui ſe ſont attachés à ma fortune.

Ainſi parla le Grec, & le Soudan, qui connoiſſoit les reſſources de cet eſprit artificieux, adopta le projet & lui en confia l'exécution. Bory négocie avec Zénon. Le convoi ſe prépare dans le voiſinage de l'armée des Francs, qui penſe qu'on l'aſſemble pour elle, & ſonge même à lui envoyer une eſcorte pour le mettre à l'abri de quelques hordes d'Arabes qui battoient la campagne, lorſqu'à la faveur d'une nuit ſombre, dont un orage augmentoit encore l'obſcurité, Zénon ſe met en marche avec les ſeuls eſclaves, conducteurs des chameaux, pour pénétrer juſqu'à la ville, par une des iſſues que l'armée des aſſiégeans n'avoit pu fermer.

Comme il falloit paſſer à une diſ-

tance peu éloignée du quartier où commandoit Sigiſmond, en évitant d'être reconnu par la garde, Bory, dans le même inſtant, avec la petite troupe qu'il commande, s'approche à deſſein de répandre l'allarme à l'extrémité du camp oppoſée à celle que le convoi devoit néceſſairement côtoyer.

Il ſaute le retranchement ſans oppoſition. Il trouve les armes aux faiſceaux, & les ſentinelles endormies autour des feux qu'elles avoient allumés. Oh honte de ces défenſeurs de la foi! le zèle n'avoit pas ſuffiſamment épuré leurs armes: en pourſuivant une ſainte entrepriſe, ils menoient une vie toute profane. Le luxe couvroit leurs tables; l'intempérance préſidoit à leurs repas; ils paſſoient des feſtins dans les bras de la débauche; & tandis que les eſclaves, ravies aux ſerrails des Soudans, ſervoient aux plaiſirs des chefs,

le ſoldat abruti par les vapeurs des vins de Grèce & de Syrie, abandonnoit le poſte confié à ſa garde, & le ſoin de ſa propre ſûreté : il y avoit encore de la valeur dans le camp, toute diſcipline en étoit bannie.

Bory égorge les ſentinelles ; il pénètre dans les tentes des Italiens qui s'offrirent d'abord ſur ſon paſſage, & poignarde les Paladins, énervés par le plaiſir & appeſantis par le ſommeil. Le Grec renégat s'enivre de fureur, de ſang & de pillage. Les ravages du feu ſuivent les atteintes ſanglantes du fer. Bientôt la troupe ſanguinaire ſe diſperſe ; une partie ſe répand dans le quartier de Stenon ; & Bory, à peine ſuivi de la moitié des ſiens, perce juſqu'à la tente où repoſoit le comte de Tours.

Epuiſé par les travaux de la veille, Sigiſmond dormoit alors d'un profond

ſommeil. Déjà le meurtre l'environne : déjà le cimeterre eſt levé ſur ſa tête que la mort couvre de ſes ailes. Tout-à-coup un bruit ſe fait entendre. Bory ſe retourne & voit tomber à ſes pieds trois de ſes gens, étendus de trois coups de cimeterre. Un guerrier ſe préſente à lui dans une attitude menaçante; le Grec veut ſe mettre en défenſe; la frayeur, le coup & la mort le frappent en même-temps. Sa troupe pâlit d'effroi, jette les armes & prend la fuite. Le vainqueur dédaigne de la pourſuivre, & court à Sigiſmond, qui, ſortant de ſa tente, encore nud & ſans armes, voit les Sarrazins terraſſés & mis en fuite par un ſeul homme, & le prend d'abord pour l'ange exterminateur.

Armez-vous, ſeigneur, lui dit le guerrier, vengeons-nous de nos pertes, pourſuivons ces cruels aſſaſſins,

lavons dans leur ſang impie l'opprobre qu'ils viennent d'imprimer ſur le front de nos frères.

Au moins, Seigneur, dit Sigiſmond, en prenant ſes armes à la hâte, que je ſache quel eſt le héros qui vient de garantir mes jours. Vos armes, votre deviſe me ſont inconnues... Partons, ſeigneur, diſoit le chevalier, au lieu de répondre au comte, hâtons-nous. Voyez les ravages de la flamme, écoutez les cris. J'ignore l'étendue du péril qui nous environne & le nombre des ennemis. Je repoſois tout armé : un bruit effrayant me réveille; je me lève : j'accours : je vois votre tente environnée d'aſſaſſins..... Embraſſez-moi, mon libérateur, mon vengeur, mon nouveau compagnon d'armes, diſoit Sigiſmond : digne Paladin, volez dans mes bras, je jure..... Craignez de vous parjurer, ſeigneur, dit le guerrier d'une

d'une voix tremblante, je ſuis.... votre page Ollivier.... Malheureux ! s'écria le comte, en prenant ſa lance d'un air menaçant & furieux !.... Il en eût frappé Ollivier ; mais le chevalier s'étant apperçu de l'altération qui s'emparoit de l'ame de ſon maître, s'étoit déjà retiré.

Cependant les ſoldats de Bory, privés de leurs chefs, diſperſés, ſuccombant ſous les dépouilles qu'ils avoient ramaſſées, ne pouvant trouver leur chemin à travers les flammes & la fumée, tombent de toutes parts ſous le cimeterre des Bretons, des Tourangeaux & des Italiens qui ſe ſont armés à la hâte & réunis.

L'alarme donnée par Bory au quartier de Sigiſmond, ayant raſſemblé vers cet endroit le gros de l'armée, Philippe ſe trouva au point du jour à la tête de ſes forces réunies.

Illuſtres compagnons de mes travaux, dit ce monarque aux guerriers qui l'environnoient, en leur montrant Damas, juſqu'à quand ſouffrirons-nous que les murs de cette ville ſacrilége arrêtent le cours de nos glorieux projets, & ſervent de repaire à d'infâmes brigands, qui n'oſent plus s'en écarter qu'à la faveur des ténèbres? La foibleſſe de nos efforts deshonore nos armes, notre foi, notre zèle, & trahit la cauſe que nous ſervons. Ah! ſi la même ardeur qui nous fit abandonner notre patrie pour ſervir la religion nous anime encore: ſi nous ſommes ſenſibles à la douleur d'avoir vu notre camp ſurpris, nos frères indignement maſſacrés, les monſtres, baignés dans notre ſang, ceſſeront bientôt de s'applaudir d'avoir cauſé des ravages & fait pouſſer les cris funèbres qui nous ont arrachés des bras du repos: vengeons-nous ſur ce

peuple perfide & ſur le tyran cruel qui le porte de ſang-froid à ces lâches aſſaſſinâts. Enſeveliſſons-les ſous les ruines de leur empire, & que Mélec lui-même trouve dans la chûte de ſon trône, dans l'abolition de ſa ſecte impie & dans nos fers, le prix du reveil affreux qu'il nous a cauſé.

Philippe parle ainſi : on croit voir briller ſur ſon front quelque choſe de divin ; ſa voix a la force, la majeſté du tonnerre, ſes regards en ont l'éclat ; le feu qui les anime paſſe dans le cœur de tous les chevaliers, l'embrâſe d'une ardeur ſainte & guerrière, en même temps qu'il y allume la ſoif d'une vengeance légitime, que les torrens du ſang infidelle pourront ſeuls appaiſer.

On marche à Damas. Il n'eſt plus queſtion de s'approcher timidement de la place à couvert des ouvrages, & de tenter les moyens beaucoup plus

sûrs, mais trop lents, de la mine & de la ſappe. Le courage, le zèle, la fureur emportent les Paladins à l'attaque des fauxbourg de Caſair, & les aveuglent ſur tous les périls qui peuvent en défendre les approches.

Un mur élevé, un foſſé profond, un retranchement en règle ſemblent garantir le fauxbourg des dangers de l'eſcalade : les machines de guerre lançant du haut des tours des maſſes énormes, menacent d'une mort inévitable quiconque oſe s'avancer à découvert ; mais la vigueur de l'attaque, en bravant les préparatifs de la défenſe, ſemble les avoir déconcertés. La faſcine comble le foſſé, l'échelle eſt aux murs, on inſulte le retranchement. Le Sarrazin épouvanté paſſe rapidement d'une confiance aveugle à la frayeur la plus ſtupide. Il n'eſt plus de poſte dans lequel il ſe flatte de ſe maintenir ; il

jette les armes, s'abandonne tumultueuſement à la fuite, & va chercher un aſyle au-dedans des murs de la place.

Lors de cette heureuſe attaque, le comte de Tours arbora le premier l'étendard de la croix ſur le haut du retranchement emporté; mais s'abandonnant bientôt à la pourſuite des fuyards, il s'oublie au point de les ſuivre juſqu'au dedans des portes, & ne s'apperçoit du piège que lui a tendu ſa valeur, que lorſque le bruit de la herſe tombante lui fait tourner la tête en arrière, & lui découvre le danger dans lequel il ſe trouve enveloppé, ſans pouvoir être ſecouru par aucun des ſiens.

CHANT IV.

FLEUR-DE-MIRTE, amante d'Enguerrand, attachée à Ollivier par les liens de la parenté, amie d'Agnès; & ſa confidente, ſe trouvoit bien expoſée à la cour de Frédegilde, princeſſe à qui l'on n'étoit pas impunément ſuſpect. Se voyant ſans appui, elle crut devoir échapper par la fuite aux dangers qui la menaçoient, & chercher un aſyle du côté où l'appeloient les engagemens de ſon cœur; elle prit donc la route de Provence pour ſe rendre en Aſie; ne doutant point qu'Enguerrand, dont on n'avoit point de nouvelles, n'eût joint l'armée des princes Chrétiens.

La belle, montée ſur un palefroi, étoit ſuivie d'un vieil écuyer: voici le

reſte de ſon cortège. Un ſexe foible & timide, un âge tendre & ſans expérience, une beauté rare, de la modeſtie, de la dignité, des principes; mais point aſſez de défiance d'elle-même, & peut-être un peu trop de *ſuſceptibilité*.

Elle arrive à petites journées & ſans accident ſur les côtes de Provence. Il ſembloit d'abord que la fortune voulût la ſervir. Elle trouve un vaiſſeau Génois qui faiſoit voile pour les côtes de Syrie; elle s'embarque. On découvroit déjà les côtes de la fameuſe isle de Chypre, où le bâtiment devoit aborder en paſſant. Tout-à-coup une bouraſque s'élève; le pilote eſt obligé de changer de route. Le maître fait ſerrer les voiles, le navire erre à l'aventure. La vague le porte ſur un écueil, il s'y briſe, & Fleur-de-Mirte eſt expoſée à la merci des flots, ſur une planche qu'un haſard lui a fait rencontrer.

La belle étoit en grand péril, ſi le même haſard n'eût conduit dans ces parages un petit bâtiment qui paroiſſoit ſortir d'entre les pointes des rochers qu'on appercevoit à l'horiſon. On la voit qui flotte ſur l'eau; on vient la chercher avec l'eſquif; on la tranſporte à bord, demi-noyée & demi-morte. Bientôt elle recouvre l'uſage des ſens & la connoiſſance, à l'aide d'une liqueur forte & groſſière qu'on lui fait reſpirer, & d'un bruit très-importun qui retentit à ſes oreilles.

En ouvrant les yeux, elle apperçoit quatre à cinq hommes vêtus à l'orientale, qui pouſſent l'un après l'autre, & quelquefois tous enſemble des ſons très-aigus, dans des inſtrumens qu'on appelle flutets, en donnant par intervalle des coups de baguette ſur des tambourins.

Quand les fluteurs virent que la belle

ouvroit les yeux, ils s'écartèrent un peu de ſon oreille, mais ne diſcontinuèrent point leur muſique, qui n'en devint que plus perçante. Elle pouſſa un ſoupir & voulut parler; alors le bruit des flutets & des tambourins redoubla au point de devenir inſupportable.

Fleur-de-Mirte ſe tait. Un inſtant après elle veut prendre de nouveau la parole; mais pour le coup la ſymphonie devint tellement bruyante, que notre voyageuſe en penſa devenir ſourde, & fut forcée au ſilence.

Cependant la barque voguoit vers le rivage. On prend terre: on forme à la hâte un brancard de quatre avirons: on porte la belle, qui ne faiſoit point de réſiſtance, vers un petit hameau à quelque diſtance du bord de la mer.

A meſure qu'elle approchoit des cabanes, elle étoit entourée de nouveaux ſymphoniſtes. Il accouroit de

toutes parts des bergers, des pâtres, des laboureurs jouant du haut-bois, du chalumeau, de la cornemuse. De petits enfans qui marchoient à peine, venoient en jouant de la guimbarde & de la flute-à-l'oignon, entouroient le brancard, & embarrassoient la marche des porteurs. Enfin le cortège s'arrête à la porte d'une maison qui avoit l'apparence d'une grosse métairie. Il sort une femme âgée, & dont la physionomie avoit quelque chose d'imposant; elle s'approcha gravement de Fleur-de-Mirte, en jouant sur une vielle qu'elle tenoit pendue à son côté, un air lent, bizarre, & qui n'étoit nullement mesuré. Fleur-de-Mirte veut parler; mais au premier son que la belle articule, la vieilleuse fronce le sourcil, joue de sa vielle avec beaucoup de vivacité, & finit par porter la main sur la bouche de la voyageuse, au point de lui

ôter la respiration. Embarrassée au dernier point, notre héroïne donne à entendre par geste qu'elle a besoin de nourriture. Le geste est compris : les mets sont apportés; ils sont grossiers, l'estomac est foible. Le repas se termine en un moment, & le brancard ayant continué sa route, entre dans une ville qui paroît vaste, bien bâtie & très-peuplée, & s'arrête à la porte d'un palais, devant lequel il y avoit déjà beaucoup de monde rassemblé.

Un écuyer se présente pour donner la main à la voyageuse, & l'introduit dans le palais. Elle voit, dans les antichambres, des pages jouant du flageolet, des gens d'un âge plus mûr & de tout état, raclant du violon & de plusieurs autres instrumens. Enfin elle est introduite dans un cabinet reculé, où des hommes d'un âge avancé paroissent s'être assemblés pour un concert.

Le conducteur de Fleur-de-Mirte la préſente à un des ſymphoniſtes, aſſis ſur un ſiège plus élevé que celui des autres, & tenant une baſſe-de-viole. Cet homme ſourit en voyant la belle voyageuſe, regarde l'écuyer & les gens qui étoient autour de lui, détache ſept à huit coups d'archet, fait un ſigne de la tête; l'écuyer prend de nouveau ſa dame par la main & ſort de l'appartement.

Juſques-là on ne s'étoit pas dit un mot; mais au détour d'un eſcalier l'écuyer met le doigt ſur ſes lèvres: chut, lui dit-il, Madame, nous allons maintenant chez la princeſſe.

La princeſſe étoit aſſiſe ſur un ſopha, ayant une mandoline paſſée au col, à l'aide d'un large ruban bleu: elle regarde Fleur-de-Mirte avec un ſourire mêlé de protection & de dédain, ſe tourne du côté de ſes femmes, pince

une

une ou deux cordes de ſa mandoline d'un air diſtrait, & la viſite eſt achevée.

Alors notre héroïne fut conduite à un appartement qui ſe trouva vuide. Vous êtes chez vous, Madame, lui dit l'écuyer. Vos femmes vont entrer pour vous ſervir. Elles m'avertiront dès que vous aurez repoſé & que vous pourrez me recevoir. J'ai des choſes de la dernière conſéquence à vous dire.

Les femmes entrent; Fleur-de-Mirte ſe laiſſe déshabiller, prend du ſorbet, des conſerves, ſe couche, repoſe quelques inſtans, ſe lève, fait une toilette à l'orientale, & donne enſuite audience à l'écuyer.

Je vais, lui dit-il, Madame, vous mettre au fait en deux mots; on a perdu abſolument l'uſage de la parole dans le pays où vous êtes, & on y ſupplée par celui des inſtrumens; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que comme

on n'y ſauroit parler, on ne ſauroit ſouffrir que les autres y parlent.

On rapporte l'origine de cette calamité à la colère d'une fée ; mais comme je ne donne pas dans ces contes, je ſerois tenté de croire que ces gens-ci ont été privés naturellement d'une faculté accordée à tous les autres hommes, ſi les monumens du pays ne faiſoient foi qu'on parloit ici comme ailleurs il y a environ cent ans.

Je ſuis né ſujet du comte de Provence, & fus jeté il y a environ quatre ans ſur cette isle preſqu'inconnue, qu'une chaîne de rochers répandus au large, à fleur d'eau, rend inacceſſible aux navigateurs étrangers, & où l'on n'aborde que par des naufrages. Etant muſicien par état, j'ai ſaiſi avec facilité l'idiome que l'on s'eſt fait dans le pays, & ſuis devenu l'interprête de ceux qu'une aventure ſemblable à la

vôtre conduit ici, quoique très-rarement. Vous concevez maintenant la raiſon qui avoit raſſemblé autour de vous cette ſymphonie biſarre qui vous a ſervi d'eſcorte juſqu'au palais. Je vous ai conduit au cabinet du roi, qui, ſur le récit qu'on lui a fait des charmes de votre perſonne, n'a pu modérer l'impatience qu'il avoit de vous voir.

Ce prince tenoit dans ce moment ſon conſeil d'état. Cet homme à lunettes que vous avez vu vis-à-vis d'un claveſſin, étoit un ſecrétaire chargé de faire un rapport au conſeil, dont vous avez vu les membres prêts à donner leurs opinions, l'un ſur ſon baſſon, l'autre ſur le violoncelle; car je dois, Madame, vous dire en paſſant, qu'il y a des inſtrumens affectés à tous les états & à tous les âges. Il ne conviendroit pas qu'un ſénateur jouât

du fifre ou de la muſette organiſée. Les perſonnes conſacrées à la religion ont leurs inſtrumens affectés, & quand vous ſerez inſtruite de la langue, je penſe, ſi la curioſité vous conduit à la moſquée, que vous y entendrez avec plaiſir l'office à la turque, récité ſur des harpes, & ſerez ſatisfaite de la paraphraſe d'un verſet de l'Alcoran, rendue ſur la trompette marine.

Il eſt des inſtrumens d'état; il en eſt auſſi de caractère. Un homme porté à l'amour s'adonne volontiers à ceux qui ſont ſuſceptibles de rendre le mieux les expreſſions tendres. Un grand parleur ſe jette ſur un violon, va en arpeggio, & en démanchant juſques ſur le chevalet.

Un homme bien élevé, un homme deſtiné à parvenir, doit poſſéder à un certain point tous les ſtyles. Vous verrez le monarque qui règne aujour-

d'hui, en donnant audience à ſes ſujets, répondre à chacun d'eux ſur un inſtrument ſemblable à celui dont on ſe ſera ſervi pour lui porter la parole. La première fois que je le vis ſortant de ſon palais, ſuivi de ſes pages, chargé d'inſtrumens de toute eſpèce, je crus qu'il alloit donner une ſérénade.

Il y a des gens qui ſont faits pour parler de tout, avant de s'être donnés des ſoins pour s'inſtruire, & figurer dans le monde, avant que l'on ait pu les y former. Les facteurs d'ici, dont l'habileté eſt grande, ont compoſé pour eux un inſtrument que l'on appelle la turlutaine de cour, contenant un grand nombre d'airs ſur pluſieurs régiſtres.

Des airs poſés, par exemple, pour les occaſions où l'on doit avoir du maintien; des airs hauts pour celles

où il faut donner grande opinion de ſoi & de ſon crédit; des airs bas pour aborder les gens en place, mais on quitte la ſourdine dès qu'on a le pied hors de l'antichambre. Des airs naturels pour s'attirer la confiance; de flatteurs, de doucereux même pour endormir des créanciers aux audiences du matin; de tendres, de paſſionnés, de triſtes, d'enjoués, &c. pour intéreſſer, attendrir, plaire & ſéduire; de bruyants pour les confidences; d'autres pleins de feu pour aborder une connoiſſance de nouvelle date; de très-froids pour remercier d'un bienfait reçu; de biſarres pour rendre le commerce difficile & piquant, pour en éloigner la fadeur; de très-légers pour parler des femmes, décider du merite d'autrui, évaluer les ouvrages de littérature, & mettre le prix aux chefs-d'œuvre des artiſtes; enfin des

airs de tous les tons, de toutes les mesures, pour parler aux gens à qui l'on doit du respect ou des égards, & à ceux desquels on peut en prétendre.

Quelquefois par distraction ou autrement, on tombe dans de singulières équivoques. On joue un air haut avec son égal, on reçoit un galant homme du ton dont on recevroit un laquais, & on se sert d'un air bas devant un homme de fortune dont on veut faire sa dupe; jusques-là que pour parler des personnes & des choses auxquelles on doit le plus de respect, on joue des airs badins ou affranchis de toute mesure.

A la monotonie près, la machine est bien calculée. Cependant la musique a peu de fond, & les chutes vous en paroîtront quelquefois communes.

Les gens de la grosse opulence ont

fait contrefaire ces turlutaines, & vous trouverez des inſtrumens de cette dernière eſpèce entre les mains de quelques-uns des enfans de familles encore nouvelles; mais outre que ces jeunes gens ont un air gauche à tourner la manivelle, leur turlutaine eſt toujours au-deſſus ou au-deſſous du ton, & par conſéquent toujours fauſſe.

Je voudrois bien, dit Fleur-de-Mirte, en interrompant l'interprête, entendre une vraie turlutaine de cour : cela doit être fort agréable.

C'eſt le préjugé général du ſexe; cependant, Madame, je dois vous prévenir que les éloges que j'ai donnés ſouffrent des exceptions, & que vous rencontrerez par-ci, par-là, de petits ſeigneurs qui ont de triſtes turlutaines.

Quand ces inſulaires perdirent la parole, conſternés qu'ils étoient encore, & dans les premiers inſtans de

la privation, ils eurent recours pour ſe faire entendre aux ſignes & aux geſtes que l'inſtinct indique à tous les hommes; mais ce langage les mettant, au plus, à portée de ſe communiquer les uns aux autres, leurs beſoins les plus groſſiers, étoit beaucoup trop court pour une nation déjà très-policée, & les trois-quarts des idées qu'ils avoient acquiſes demeuroient néceſſairement ſans expreſſion.

Un philoſophe obſervant le goût de ſa nation pour la muſique, les facilités, les connoiſſances qu'elle avoit dans ce genre, imagina d'en tirer parti pour ſuppléer au défaut de la parole, & vous verrez par la ſuite, madame, que ce projet a beaucoup moins de bizarrerie qu'il n'en préſente d'abord à l'eſprit.

Cependant, quelques défauts dans la méthode pour enſeigner, quelques

diſputes élevées entre les virtuoſes qui ſe formèrent, les idées qu'on ſe fit de la véritable pureté du langage, retardèrent le progrès & le retardent encore, au point que je ſuis bien éloigné de croire que l'idiôme ſoit à ſon point de perfection.

A peine étoit-on parvenu à repréſenter les lettres par le moyen de ſons & en former des mots, qu'on ſe mit à diſputer ſur les modes qu'il ſeroit plus convenable d'employer; il fut queſtion de diatonique, d'enharmonique, & enfin on prétendit que le diſcours le plus ſenſé ne devroit pas toujours être en droit de plaire; mais que ce droit ſeroit réſervé à celui qui, aſtreint à une meſure, formant une mélodie, ayant un caractère, préſenteroit à-peu-près à l'eſprit les idées qu'on auroit deſſein de rendre; en conſéquence de cette déciſion, qui a

prévalu, les cerveaux ſe ſont bien fatigués, & le bon ſens a extrêmement ſouffert.

Le peuple, qui n'a pas le temps de s'occuper d'idées auſſi vaines, écorche les oreilles, va plus de tête que de meſure, & cependant touche plus droit au but; car il rend nettement ce qu'il veut dire.

Il eſt queſtion, madame, après ces idées générales, d'en venir aux particulières, & d'entrer un peu dans le détail. Vous avez ſans doute des connoiſſances de muſique; la nobleſſe de votre extérieur annonce celle de votre naiſſance, & fait préſumer qu'aucune des parties de votre éducation n'a été négligée. Peut-être même avez-vous déjà l'uſage de quelqu'inſtrument; mais le roi, qui déſire infiniment de vous plaire, ſouhaiteroit que vous euſſiez la complaiſance de commencer

par vous ſervir du deſſus de viole. Agréez que je vous en donne la première leçon.

Vous trouverez d'abord votre alphabet, dans les divers renverſemens de la gamme : quelquefois une ſeule note vous préſentera une idée complette ; par exemple touchez un *ſi*, vous dites à préſent *oui*. Touchez un *ſol*, & vous direz *non* ; convenez que voilà un conſentement & un refus exprimés avec toute la rapidité déſirable.

Mais ce n'eſt pas tout. La fineſſe de l'expreſſion peut ſe joindre à la rapidité. Avec le ſecours d'un *bémol*, ou d'un *dièze*, d'un de ces intervalles qu'on appelle *ſoupirs*, & qui conſervent ici leur valeur naturelle, en plaçant une cadence molle à propos, on parvient à dire un *oui* qui ne ſignifie rien, & un *non* qui ne veut pas dire non.

Je

Je vois que je pourrois abuſer de votre patience, madame; je ſens d'ailleurs que je dois donner aux idées le temps de s'étendre & de mûrir. Mes ordres étant de vous ménager, comme de vous inſtruire, mon devoir & mon inclination me faiſant une néceſſité de vous plaire, j'abandonnerai le travail que je me ſuis chargé de faire auprès de vous, pour ne le reprendre que lorſqu'il pourra vous être agréable. En finiſſant ſon compliment, l'interprète muſicien & maître de langue, tira ſa révérence & ſortit.

Fleur-de-Mirte reſta ſeule, rêvant à ce qu'elle venoit d'entendre, ne ſachant qu'augurer de ſa poſition, & répétant d'un air diſtrait ſur le deſſus de viole, qui lui demeuroit entre les mains, *ſi* & *ſol*, *ſol* & *ſi*.

L'âge n'avoit point ralenti le feu des paſſions dans le cœur de Macore, ſou-

verain de l'isle de Mélologues ; c'étoit le nom des peuples parmi lesquels se trouvoit l'amante d'Enguerrand ; ce prince avoit encore toutes les fureurs & les foiblesses de l'amour ; mais issu d'une de ces branches sarrazines, qui avoient apporté en Europe la fleur de la galanterie, il ignoroit l'usage du mouchoir, digne de la fierté de la seule race Ottomane, & mêloit à ses intrigues le sentiment & la délicatesse.

Zerbin, son interprète, vint lui faire le récit des heureuses dispositions qu'il avoit trouvées dans l'étrangère, de sa docilité à prendre des leçons, & des facilités naturelles & acquises qu'elle avoit pour devenir dans peu une excellente écolière.

Macore, déjà prévenu d'un goût très-vif en faveur de Fleur-de-Mirte, le sentit redoubler à ce récit. Allez, dit-il à Zerbin, prévenez cette dame

que je compte la voir aujourd'hui, & faites-lui valoir mon impatience.

Zerbin annonce cette visite à son écolière. Je pressens, lui dit-il, madame, l'embarras dans lequel vous allez vous trouver, & ne sais rien de si désagréable qu'une conversation entre gens qui, de part & d'autre, ne doivent s'expliquer & s'entendre que par truchement; mais si vous voulez vous prêter à une petite supercherie, vous allez rendre le roi bien content de lui-même, & lui donner une haute idée de votre sagacité. Feignez de comprendre ce qu'il vous dira; comme il parle volontiers, & beaucoup, il lui suffira que vous ayez placé un oui & un non à propos, pour qu'il soit convaincu que vous êtes au fait, & qu'il n'a rien perdu de son étalage. Je me placerai derrière lui un peu à l'écart, & un signe de tête que je ferai à cha-

que queſtion, vous mettra en état de toucher ſur votre deſſus de viole, la réponſe qu'il ſera convenable que vous faſſiez. Ce ne ſera, comme vous en êtes prévenue, qu'un *ſi* ou un *ſol*, ſelon les circonſtances.

D'ailleurs, obſervez avec attention les mouvemens de mon viſage, & laiſſez voir du chagrin, de la joie ou de l'embarras, ſelon que je caractériſerai moi-même ces différentes ſituations, par l'expreſſion que je donnerai à mes traits; Fleur-de-Mirte crut devoir donner à ſon maître & au prince qui l'employoit auprès d'elle, cette marque de ſa complaiſance.

Macore arrive; il s'étoit muni d'une flûte traverſière, inſtrument très-analogue au ſentiment qu'il avoit deſſein d'inſpirer. Il débute par un air qui tenoit de la Sarabande, avec des roulemens, des cadences ſans fin, aux-

quels le mouvement de ſes yeux ſervoit d'accompagnement.

Le bon monarque manquoit d'haleine, n'avoit ni doigts ni embouchure; ſon jeu n'étoit point détaché, point net; de ſorte que ſon compliment qui n'étoit d'ailleurs qu'un tiſſu de lieux communs, pouvoit paſſer, quant au fond & à la forme, pour un très-inſipide morceau de ſymphonie.

Zerbin prit un air riant, & fit un ſigne de la tête que ſon écolière rendit par un *ſol*, qui vouloit dire *non*, & qu'elle accompagna d'un ſourire. Tout avoit des grâces en elle, & le ſourire fut gracieux.

Macore parut enchanté. Les cadences & les roulemens redoublèrent; le maître fit un ſigne de la tête qui vouloit dire *oui*, & le *oui* fut fidellement répété par Fleur-de-Mirte.

Alors Macore changea de modula-

tion, & ne s'expliqua preſque plus que par quelques ſons entrecoupés, bas & tremblans.

Zerbin prit un air de dépit, & indiqua à ſon écolière que c'étoit le cas de lâcher un *non* très-ſec. Zerbin fut obéi.

Macore continua de jouer ſur le même ton, tremblant & entrecoupé; Zerbin change de phyſionomie, & fait ſigne de répondre, par un conſentement foible & équivoque. L'écolière, tant par ſon attitude qu'avec le ſecours de la leçon qu'elle avoit priſe, eſſaya de rendre ſur le deſſus de viole, la réponſe qu'on lui dictoit.

A cette réponſe, Macore ne ſe poſſède plus, il ſe précipite ſur la main de l'étrangère, la ſaiſit avec tranſport, la baiſe avec feu, tire un brillant très-riche qu'il avoit au doigt, le donne à Zerbin, fait des révérences ſans nom-

bre, & sort de l'appartement en jouant un air de fanfare.

Il étoit à peine sorti, que Zerbin se précipite aux genoux de Fleur-de-Mirte. Ah ! madame ! dit-il, vous possédez un talent unique. Vous avez joué comme un ange, le roi est enchanté.

Je n'y entends rien, répartit Fleur-de-Mirte. Que m'a dit ce prince, & que puis-je lui répondre ?

Vous avez parlé, madame, comme il étoit à propos que vous le fissiez, eu égard à votre situation; mais je ne puis trop applaudir aux talens merveilleux que j'ai découverts en vous; vous avez dans le geste & dans les mouvemens du visage, une précision, une énergie admirable....

Mais ne puis-je être un peu plus au fait, & apprendre, par le détail,

les raiſons que j'ai d'être auſſi content de moi ?...

Le roi vous a d'abord fait compliment ſur le bonheur qu'il avoit de vous poſſéder dans ſes Etats; il s'eſt étendu ſur les éloges que vous méritez à tant d'égards, & ſur le déſordre que votre préſence a jeté dans ſon cœur dès la première entrevue ; mais il a ajouté qu'il appréhendoit que ſon âge ne lui nuisit auprès de vous, dans le deſſein qu'il avoit de mériter le don de votre cœur.

Et qu'ai-je répondu, dit Fleur-de-Mirte avec impatience ?...

Madame, un *non*, que vous avez placé fort à propos, a raſſuré le monarque ſur ſes craintes.

Tant pis, monſieur, tant pis, repliqua vivement Fleur-de-Mirte....

Mais, madame, falloit-il déſobliger le monarque ?...

Je devois garder le plus profond silence, & selon les disposítions de mon cœur, c'étoit ce que je pouvois faire de moins désobligeant; mais, de grace, poursuivit-elle, qu'a dit le roi à l'occasion d'un aveu de ma part, aussi peu sincère que déplacé?

Des douceurs, madame; il y a joint des protestations très-fortes: puis il vous a demandé si vous fixeriez sans peine votre séjour auprès de lui.... Vous deviez me faire répondre que non... Tout au contraire, madame....

Monsieur, vous m'avez fait jouer le rôle d'une extravagante; mais achevons; à ce que je prévois, en fort peu de mots, j'aurai dit beaucoup d'impertinences.

Le roi, poursuivit Zerbin, a témoigné des craintes que votre cœur ne fût prévenu de quelqu'autre passion; vous avez eu la bonté de le rassurer,

& même l'air de votre phyſionomie a aſſez vivement témoigné que ce ſoupçon vous offenſoit....

Paſſons, monſieur, je n'ai rien à dire à cette réponſe : une femme n'eſt point obligée à une franchiſe exacte ſur ce point....

Là deſſus le roi, après vous avoir fait quelques excuſes, vous a demandé d'un ton embarraſſé & tremblant, s'il pouvoit aſpirer au don de votre main....

Ai-je donné mon conſentement, monſieur ? Oui, madame, répondit timidement Zerbin, & c'eſt-là le ſujet de la joie exceſſive à laquelle vous avez vu ce prince s'abandonner..... Sortez de ma préſence, monſieur, dit Fleur-de-Mirte, en élevant la voix; allez prévenir Macore qu'on nous a trompés, & qu'à moins qu'une violence ne me contraigne à le voir, je

vais devenir inacceſſible pour lui. Zerbin ſe jette aux pieds de Fleur-de-Mirte ; la belle le repouſſe. Levez-vous, monſieur, ou j'appellerai. Ne pouſſez pas plus loin un perſonnage dont la baſſeſſe & la noirceur m'indignent.

Madame, diſoit Zerbin, en embraſſant ſes pieds & la retenant malgré elle, vous allez vous perdre. A quoi pourra ſervir cet éclat ? ...

A me faire mieux connoître. On me prend pour quelque aventurière ; ma naiſſance, que mon extérieur annonce, devroit me mettre à l'abri d'une entrepriſe auſſi odieuſe ; mais ſi l'on n'eſt ici ſenſible à rien, ſi l'on me pouſſe à bout, je ſaurai mourir avec courage.

Contenez-vous, madame, je vous en conjure pour vous-même ; je ne doute point de tout ce que vous pouvez

dire d'avantageux ſur votre compte, mon reſpect vous avoit prévenue ; mais pourquoi braver la mort ou l'eſclavage, quand des ſentimens moins outrés, lorſqu'un peu de diſſimulation peuvent rendre votre ſituation ſupportable, & donner au ciel, dont vous méritez la protection, à mon zèle qui ne connoît point de bornes, le temps de vous ſecourir ? Songez, qui que vous ſoyez, que vous vous trouvez inconnue, dénuée de ſecours parmi des ſarrazins, gens mécréans, qui voudront douter de tout ce qui pourroit vous rendre reſpectable à leurs yeux, qu'on ne déſarme point par des pleurs, & qui ſe flattent de triompher auſſi aiſément de la douleur que de la retenue. Si vous prenez le parti des refus & de la hauteur, alors ils s'abandonneront à cette férocité naturelle que l'envie de plaire les force à dégui-

ſer; laiſſez le roi dans les idées flatteuſes dans leſquelles je viens de le plonger par ma ſage & malheureuſe ſupercherie; amuſez-le par des délais; il penſera qu'ils ſeront l'effet d'une pudeur qui cherche à éloigner ſon entière défaite, & vous n'en ſerez que plus chère à ſes yeux. Cependant, madame, ce monſtre que vous banniſſez de votre préſence, qui ne ceſſera d'embraſſer vos genoux que quand il aura obtenu votre grace de vous-même, va employer, pour aſſurer votre délivrance, toutes les reſſources qu'il a juſqu'ici négligées pour ſe procurer la liberté à lui-même, & ne demande pour tout ſalaire qu'un regard moins accablant, & la permiſſion d'aller expoſer pour vous ſa fortune & ſa vie.

O eſpoir! quelle eſt ta puiſſance? Eſt-il un cœur, quelque malheureux qu'il ſoit, qui puiſſe ſe fermer aux

lueurs que tu cherches toujours à y répandre ? Fleur-de-Mirte ſe laiſſe perſuader. Zerbin ſe retire, & va, de l'aveu de la belle, mettre en jeu les reſſorts qui peuvent favoriſer leur commune évaſion.

Sa première démarche fut d'aller trouver Macore, pour l'aſſurer des heureuſes diſpoſitions dans leſquelles il avoit laiſſé l'étrangère ; mais en même temps il prévint ce prince que cette belle ſe trouvant indiſpoſée, étoit contrainte de recourir à des précautions pour prévenir l'entière altération de ſa ſanté, & qu'elle demandoit, comme une grace, qu'on la laiſſât pendant quelques jours dans la ſolitude & le repos.

Quoique l'ardeur impatiente du ſouverain des Mélologues parût ſouffrir beaucoup en s'impoſant cette loi, il crut qu'il étoit de ſa délicateſſe d'ob-

ſerver les ménagemens que l'on attendoit de lui, & ſe contenta d'envoyer un page à la porte de l'appartement, pour s'informer de la ſanté de Fleur-de-Mirte, qui ne ſortit point de ſon lit pendant deux jours que dura l'abſence de Zerbin.

Les femmes qui la ſervoient, la voyant s'abſtenir de manger, l'entendant ſoupirer & ſe plaindre, prirent aiſément le change ſur ſa feinte indiſpoſition, & le médecin de la cour lui trouvant le pouls fort agité, ne fut pas plus difficile à tromper.

Zerbin revient. Tout eſt prêt, madame; j'ai ſondé quelques matelots de ma nation, que le même naufrage avoit fait compagnons de ma fortune, & qui s'occupent depuis ce temps à la pêche le long des côtes, pour s'y procurer les ſecours néceſſaires à la vie. L'amour de la liberté & le deſir de

revoir leur patrie, les euſſent aiſément fait entrer dans mes vues ; mais l'offre que je leur ai faite du brillant dont Macore m'a gratifié en votre préſence, a achevé de les éblouir. Ils ſont à vous, Madame ; ils doivent cette nuit même s'emparer d'une barque qui n'attendra que nous pour mettre à la voile. Il s'agira de vous traveſtir pour avoir la ſortie libre du palais, & j'y ai déjà pourvu. L'opium que je vous apporte, répandu dans le ſorbet des femmes qui vous ſervent, leur fermera les yeux ſur votre fuite, & nous irons joindre nos libérateurs ſur le port. Mais, Madame, il eſt des précautions à prendre pour ralentir la vivacité des mouvemens qu'on voudra faire pour nous pourſuivre. C'eſt à quoi je travaillerai ce ſoir. Je ſuis chargé de l'entretien des inſtrumens de la cour ; les claveſſins vont être ſans ſautereaux, les violons ſans

chevalets, les vielles ſans manivelles, de ſorte que nous ſerons bien éloignés d'ici, avant qu'on ait trouvé le moyen de s'entendre.

La nuit vient, le projet s'exécute. Fleur-de-Mirte, en habit de page, arrive ſur le port; on s'embarque; les voiles ſe déploient; on s'éloigne de la terre: on vogue.

Vents, reſpectez la barque fragile qui porte la jeune beauté. Ecartez les orages. Rangez-vous toujours à la pouppe; enflez doucement les voiles; ondes applaniſſez-vous; qu'un ſillon léger effleurant votre ſein paiſible, indique à peine aux yeux la trace de ſa courſe volage & rapide. Rochers, écartez-vous de ſon paſſage; nuages formez un voile qui la dérobe aux yeux qui pourroient la trahir. Et vous, lune au teint d'argent, dont la douteuſe

lumière favorise cette heureuse fuite, ralentissez votre course, n'atteignez pas encore à l'horison, attendez pour disparoître que l'aube du jour prête le secours de son flambeau.

CHANT V.

ENGUERRAND & Barin, environnés des lambeaux de leurs vêtemens & des plumes arrachées à leurs ennemis, ſembloient être plongés dans un aſſoupiſſement léthargique. Tout-à-coup ils ſe lèvent avec précipitation, par l'effet d'un mouvement qui n'a rien de naturel; les yeux ſont ouverts, les bras ſe remuent comme à reſſorts; mais le corps paroît inſenſible, & la faculté intelligente ſans action. Il eſt minuit, une épaiſſe obſcurité les environne, un vent furieux s'élève, le palais de Strigilline en paroît ébranlé.

Les fenêtres de l'appartement du chevalier s'ouvrent avec effort. Enguerrand & Barin ſont enlevés; ils planent dans le vague des airs; enfin,

ſans avoir le temps de juger de quelle eſpèce ſont les voitures qui les portent & la route qu'on leur fait prendre, ſans qu'ils puiſſent meſurer l'étendue de l'eſpace qu'ils parcourent, ils ſe trouvent au milieu de la plus étonnante aſſemblée qui puiſſe frapper des regards mortels, & reconnoiſſent qu'ils ſont à cheval ſur des manches à balais.

Le ſouverain des génies malfaiſans préſidoit à l'aſſemblée. Les eſprits de ſa cathégorie, les enchanteurs, les magiciens, les fées, les ſorciers la formoient en partie; on y voyoit parmi des figures qui retenoient quelque choſe d'humain, des fantômes, des chimères, des centaures, des griffons, des dragons, des ogres, des cyclopes, des hyppogriffes, des loups-garoux, des gobelins, des furies, des lamies, enfans monſtrueux, à qui l'imagina-

tion, le délire poétique, la fantaiſie, l'oiſiveté, la ſuperſtition, la fourberie, la foibleſſe, l'ignorance & la crainte ont donné naiſſance. Le déſordre & la malice y régloient les rangs. Une joie fauſſe, tumultueuſe éclatoit au-déhors; mais on pouvoit lire dans les regards conſternés, l'inquiétude, la douleur & les remords.

Enguerrand, ébloui par l'éclat de mille flambeaux qui brûloient autour de lui, étonné de l'effrayante variété des objets monſtrueux qui s'offrent à ſes regards, apperçoit tout avec trop de confuſion pour pouvoir rien diſtinguer. Cependant de grands éclats de rire s'élèvent autour de lui; on l'entoure; il ſe ſent même tirer par le nez juſqu'à reſſentir de la douleur. En même temps il part une huée générale, & tous lui crient à la fois aux oreilles: Oh! oh! oh! *che naſo brutto!*

Le préſident veut élever la voix pour en impoſer ; mais les éclats de rire n'en deviennent que plus violens, & le même refrain les accompagne : Oh ! oh ! oh ! *che naſo brutto !*

Enguerrand s'apperçoit alors qu'il eſt couvert de plumes comme un hara des Indes : il en a même une au bout du nez d'une longueur déraiſonnable. Un farfadet l'avoit ſaiſi par cette plume, & lui faiſoit faire le tour du ſallon, toujours accompagné des éclats de rire & du *che naſo brutto !*

Le préſident mugit d'impatience, & déſeſpère de ſe faire entendre ; il frappe la terre de ſon redoutable ſceptre.

A ce coup, qui fut terrible, on eût dit que la terre chanceloit ſur ſes pivots, & que la lune ſe dérangeoit de ſon orbite. Les lutins effrayés ſe proſter-

nent en silence devant le marche-pied du trône.

Si je vous.... leur dit-il, d'une voix enrouée; mais je veux bien encore pardonner cette indécence. Que désormais on se tienne dans le respect. Voici donc, continua-t-il, (en montrant du doigt le chevalier emplumé & son fidelle domestique) encore une des gentillesses de la dame Strigilline. C'est pour composer des mascarades aussi bisarres, qu'elle s'éloigne de nos assemblées, en affectant le mépris de nos statuts & l'indépendance de nos ordres. Certes, si je veux souffrir plus longtemps qu'elle continue de pratiquer son art avec cet air de légéreté, bientôt elle aura pour vassaux ceux qu'un pouvoir que je déteste prétend soustraire à ma ferule; mais il est temps que je purge la terre de cette race de harpies, & que je renvoie Strigilline & ses sem-

blables à Madame Celeno, leur mère, une étourderie de ſa confidente m'en offre l'occaſion & le moyen.

En exécutant les ordres de ſa maîtreſſe, en compoſant la drogue qui devoit produire le double effet de métamorphoſer cet honnête gentilhomme en eſpèce de perroquet, & de lui ôter l'uſage de la raiſon, Badine s'eſt trompée de phiole, & a mêlé à la drogue qui fait croître les plumes celle qui fait participer à nos myſtères, & par méchanceté elle lui a frotté le bout du nez, pour y faire croître cette énorme plume... Je crois que j'entends rire encore? Ah! par la jernie! ſi j'entends parler du *naſo brutto*.... Chevalier, pourſuivit le préſident, après s'être de nouveau calmé, rendez grâce au quiproquo qui vous a fait paroître devant moi; ſans lui, vous groſſiriez la cour de Strigilline; mais je vous remets le

loin de votre vengeance. Retournez sur vos pas; allez sans crainte à l'appartement où la dame repose: arrachez la touffe de plumes qui lui sert d'aigrette, & vous aurez lieu d'être satisfait; mais, avant votre départ, recevez de moi un conseil d'ami. Vous voyez, quoiqu'on en dise, que je ne fais pas toujours du mal; vous conviendrez que vous m'avez quelque petite obligation: il ne faudroit pas en devenir ingrat. Le hasard & ma tolérance vous rendent ici témoins de bien des choses. Je connois votre foible; vous serez tenté d'écrire sur ce que vous aurez vu: en tout cas, tâchez de nous épargner les épigrammes, ou par la jernie!.... voici la monnoie de vos chansons.

En disant ces paroles, le président montra son sceptre. C'étoit une branche de coudrier, plus grosse de deux

pouces, plus longue d'un pied que la baguette divinatoire.

Ce geſte étoit à peine fini, que le maître & l'écuyer, ſans deviner par quel moyen, ſont déjà de retour dans le palais de Strigilline. Le jour commençoit à ſe lever.

Eſt-ce un rêve que je fais, diſoit Enguerrand à ſon écuyer? Cela ne ſauroit être, Monſieur, repliquoit Barin. Il y a trop long-temps que cela dure; d'ailleurs pourrions-nous rêver tous deux la même choſe?.... Eh! regardez-vous dans le miroir. Tenez, voilà le *naſo brutto*. Allons, Monſieur, ne perdons point de temps; ſi c'eſt un rêve, achevons-le, & voyons la fin de l'aventure. Marchons à l'appartement de la Dame, & prévenons ſon réveil; de quelque part qu'ils nous ſoient venus, je penſe qu'on nous a donné là-bas de très-bons avis.

Enguerrand arrive ſans obſtacle juſqu'au pied du lit de Strigilline. Alors, encouragé par le ſuccès, aiguillonné par le déſir de la vengeance, il lui porte la main au front, & en arrache avec violence le fatal bouquet de plumes.

La fée pouſſe un cri douloureux & aigu, que mille échos répandus dans le palais, dans les jardins, dans la campagne, répètent, & ſur lequel ils enchériſſent. Le château diſparoît; Strigilline & ſes compagnes, dépouillées de plumes, transformées en dégoutantes harpies, s'élèvent en l'air avec des ailes de chauve-ſouris.

Comme on voit ces ſonges légers que l'aube, avant-courière du jour, apporte ſur ſes ailes dorées, s'envoler avec les ombres, dès que l'éclat du ſoleil a frappé nos paupières.

Comme on voit ces nuages diaſprés, qui préſentoient aux regards des formes

agréables & variées, s'il survient un vent impétueux, se fondre, se dissiper & disparoître.

Tel que ce globe volage & diaphane, qu'un enfant souffle au bout d'un chalumeau, cédant tout-à-coup aux efforts de l'air qui le presse, se résout en une goutte d'eau presqu'imperceptible.

Tel que l'or fulminant, ce prestige imposant de la chymie, aux approches du foyer s'enflamme, éclate & s'évapore; tel le palais magique de Strigilline disparut aux yeux d'Enguerrand & de Barin, dès que le chevalier, en arrachant le bouquet de plumes mystérieuses, eut tranché le nœud fatal des enchantemens de la fée.

La cage dorée, les bâtimens qui l'entouroient, les jardins, les campagnes cultivées, tout s'évanouit. A leur place, au milieu d'un désert affreux, d'un taillis presqu'impénétrable, formé par

des ronces & des halliers, s'élève une tour antique & délabrée, dont les murs noircis, couverts de mouſſe, déjetés, entr'ouverts de toutes parts, menacent de leur dernière ruine.

Les bêtes fauves redoutent cet aſyle; les hiboux effrayés abandonnent à regret cette demeure dangereuſe, quoique ſi propre d'ailleurs à entretenir leur humeur mélancolique.

Tout préparés qu'ils étoient à ce changement de ſcène, le maitre & l'écuyer demeurent dans l'étonnement; mais bientôt un froid très-vif qu'ils reſſentent les arrache à leur ſurpriſe, & les force d'aviſer aux précautions qu'ils doivent prendre pour ſe garantir des incommodités qu'ils éprouvent.

Ils étoient nuds; les plumes qui leur ſervoient de vêtement avoient diſparu comme le reſte des preſtiges dont ils étoient environnés.

Les habits qu'ils avoient lorſqu'ils arrivèrent dans le château, même leurs montures toutes harnachées, ſe trouvent-là ſous leurs mains. Enguerrand s'habille, mais difficilement; car il faut raſſembler les pièces d'un pourpoint mis en lambeaux.

Barin, déjà vêtu, ſe guinde ſur le haut d'un arbre pour chercher des yeux par quelle iſſue l'on pouvoit ſe tirer de cette effraïante ſolitude.

Il apperçoit à une diſtance d'environ cent pas, dans un endroit aſſez découvert, beaucoup de gens qui paroiſſent être dans une grande agitation. Il deſcend en diligence, avertit Enguerrand de la découverte qu'il vient de faire, perce à travers les brouſſailles, s'achemine dans le deſſein de prendre langue, s'approche, voit beaucoup d'hommes épars çà & là, tous dans la même occupation

dans laquelle il avoit laiſſé ſon maître: c'eſt-à-dire, travaillant à ſe couvrir, l'un de ſon habit, l'autre de ſon armure.

Barin les aborde & leur fait des queſtions; on le regarde d'un air étonné; on lui répond par des monoſyllabes dont il ne peut comprendre le ſens.

Le bon écuyer n'étoit pas verſé dans les langues étrangères. On lui parloit breton, provençal, Manceau, périgordin, & pas un mot de françois ni de tourangeau: ſeuls idiomes dont il eut une paſſable intelligence.

Comme il déſeſpéroit du ſuccès de ſon ambaſſade, il apperçoit un jeune homme dont les regards ſont attachés ſur lui: Barin le fixe à ſon tour; dans le moment tous deux s'approchent. On ſe frappe dans la main. C'eſt vous, mon pauvre Barin? Eſt-ce bien vous

même seigneur Florizel? Où est le chemin de Tours? Où sommes-nous? Par où peut-on se tirer d'ici? Y êtes-vous depuis long-temps? Connoissez-vous la dame Strigilline? Etiez-vous enforcelé? Avez-vous vu la maudite cage? Qu'est-elle devenue? Qui sont les gens qui vous environnent? Sont-ils de votre compagnie? Savez-vous que le seigneur Enguerrand n'est qu'à quelques pas d'ici?

Les questions se succédoient avec tant de rapidité, qu'il étoit impossible à Florizel de répondre à toutes. Votre maître est ici, dit-il, par où pourrai-je l'aller joindre?

Sur ce propos, ils tournent leurs pas vers l'endroit où s'habilloit le chevalier. Florizel & lui se connoissoient, &, après les premiers complimens, la curiosité étant très-vive de part & d'autre, on en vint au récit des aven-

tures, & le jeune homme commença de la manière ſuivante le récit de la ſienne.

Vous connoiſſez, ſeigneur, le château que nous avons à quelques lieues d'ici; j'y étois venu pour prendre le plaiſir de la chaſſe, elle eſt très-abondante dans ces cantons: le gibier m'avoit conduit pluſieurs fois, & aſſez avant, de ce côté, ſans que j'y euſſe fait de rencontre extraordinaire, & d'après mon expérience, je regardois comme une fable tout ce qui ſe débitoit de merveilleux ſur le compte de cette forêt.

M'étant ſéparé de mes équipages, il y a environ neuf mois, vers les onze heures du matin, j'arrivai ſur les bords d'une rivière dont le cours ne doit pas être fort éloigné.

Il faiſoit une chaleur exceſſive; j'étois altéré. Je deſcendis de cheval

dans le deſſein d'étancher la ſoif qui me dévorait.

La rivière étoit rapide, quoiqu'aſſez profonde. L'eau en étoit tranſparente comme le cryſtal, & d'une fraîcheur délicieuſe.

Les bords tapiſſés de verdure, émaillés de fleurs, garantis des rayons du ſoleil par des berceaux d'aulnes & de peupliers, ſembloient m'inviter au repos, par l'agrément & la commodité qu'ils réuniſſoient.

J'attache mon cheval à un arbre, je m'aſſieds: je m'abandonne à mes rêveries. Peu-à-peu la fatigue, la fraîcheur, la ſolitude & l'inaction m'invitant au repos, je tombe dans l'aſſoupiſſement, & bientôt dans le ſommeil.

Je ſuis réveillé tout-à-coup par un bruit qui part du milieu de la rivière. J'ouvre les yeux, je regarde, & crois diſtinguer une femme entraînée par le

courant: elle paroît prête à ſe noyer ; cependant ſa tête revient de temps en temps au-deſſus de l'eau. Je vole à ſon ſecours, habillé comme j'étois... Le reſte de mon aventure eſt un myſtère pour moi, juſqu'au moment où j'ouvris les yeux comme au ſortir d'une profonde léthargie, & ſans reſſentir aucune incommodité.

Je me vois dans un appartement du palais de Strigilline, qui m'étoit, comme vous le jugez bien, fort inconnue pour lors. Cette dame & les femmes de ſa cour faiſoient cercle autour de mon lit.

Vous devinez ce qu'une ſemblable vue put avoir d'étrange pour moi; il me ſeroit difficile de vous peindre la confuſion de mes idées.

Je me tâte pluſieurs fois pour me convaincre de la réalité de mon exiſtence. A force de me tâter, je m'ap-

perçois que je ſuis couvert de plumes, & qu'elles ſont adhérentes à ma chair.

Je veux en arracher une : j'éprouve une douleur aiguë qui me fait pouſſer un cri perçant, & je me lève ſur mon ſéant par une eſpèce de mouvement convulſif.

La cour femelle jette des éclats de rire. Il eſt ingénu, dit Strigilline, que je reconnus pour la maîtreſſe au ton qu'elle prenoit ; madame, répondit une ſuivante, ce jeune gentilhomme paroît vous convenir ; il eſt bien de figure : il a l'air aiſé ; je le ſoupçonne d'être étourdi ; mais l'étourderie n'eſt pas un défaut dans un page : d'ailleurs on s'en corrige.

A ce propos la fée ſe lève, ſort de l'appartement, & ſes femmes la ſuivent, à la réſerve d'une qui reſte au chevet de mon lit.

J'ouvrois des yeux étonnés, &, par

un

un mouvement machinal, je touchois l'une après l'autre les plumes dont j'étois couvert de la tête aux pieds.

Ne faites point l'enfant, dit la ſuivante de Strigilline, en me prenant par la main : vous êtes en bonne maiſon. Rien de ce qui vous étonne ici ne doit vous attriſter. Vous avez toujours ouï-dire du mal de la forêt de Mont-Grand ; on en éloigne, il eſt vrai, les importuns par de petites eſpiégleries, mais nous comblons de biens les gens qui nous plaiſent, & vous êtes heureuſement de ce nombre.

Le ſervice auquel on vous deſtine n'a rien que d'honorable ; il vous approche d'une perſonne dont la dignité ni la puiſſance ne ſouffrent point de comparaiſon, même avec celle des monarques ; plaiſez à votre nouvelle maîtreſſe ; ſes bontés pour vous n'auront d'autres bornes que ce pouvoir,

dont elle-même ne connoît pas l'étendue.

Quoique nous vivions ici dans une grande retraite, tous les amuſemens, tous les plaiſirs convenables à votre âge, s'y trouveront réunis. Vous n'y verrez perſonne de votre ſexe; mais la diſtinction qui vous y admet ne doit que vous paroître plus flatteuſe.

Votre habillement vous ſemblera bizarre pendant quelques jours: cependant il n'a rien d'incommode; on s'y fait bientôt, & on parvient à le trouver préférable à toutes les modes de vos cours, qui ne ſont ſi changeantes, que parce qu'elles n'ont point d'agrément réel.

Goûtez de ces liqueurs & de ces conſerves; achevez de réparer vos forces: enſuite vous viendrez prendre votre ſervice de page & faire votre cour. En diſant ces mots, la dame

ſuivante me fait appercevoir, ſur un guéridon auprès de mon lit, une collation qu'on m'avoit préparée, & ſe retire.

Je mangeai peu; en revanche, mon imagination fit bien du chemin. Ma ſituation me ſembloit ſingulière; mais le merveilleux qui s'y trouvoit répandu ne la rendoit que plus piquante. Je me déterminai donc à voir la fin de l'aventure: me flattant bien de pouvoir, par la ſuite, jouer un rôle un peu moins ſubalterne que celui dont je paroiſſois devoir être chargé.

Je me lève, & vais conſulter mon miroir ſur ma parure. Je me vois couvert d'un plumage de coq, émaillé des couleurs les plus vives, les plus agréables & les plus variées. Une crête faite en forme de roſe, étincellante du plus brillant incarnat, & ſurmontée d'une huppe galamment attachée, couron-

noit ma coëffure; les plumes de ma queue, qui prenoient racine au-deſſus de mes reins, s'élevoient en touffe juſqu'à la hauteur de mes épaules, d'où elles retomboient, en arrondiſſant, juſqu'à couvrir parfaitement leur tige. Ces plumes étoient d'une blancheur à éblouir.

Je ne fus point mécontent de moi dans cet équipage. Il me ſemble même que j'étois maſqué d'un fort bon goût.

J'entrai dans le ſallon, où la fée prenoit plaiſir à voir danſer ſes femmes. On me trouva l'air honteux: cependant je ne l'étois point trop; je ne tardai pas même à répondre aux agaceries que Strigilline & les femmes de ſa cour s'amuſoient à me faire.

On ſervit une collation: j'entrai dans l'exercice de ma charge auprès de la fée; on trouva que je m'en acquittois avec aſſez de liberté.

Le ſoir vint. Je me mêlai aux danſes. Je pris un théorbe, j'en jouai : je chantai ; je me tirai de tout cavalièrement ; il me ſembloit lire dans les yeux de ma nouvelle maîtreſſe que j'aurois lieu d'être ſatisfait de ma condition ; cela donne de la confiance.

On ſe ſépara enfin, & j'allai me mettre au lit, très-avide de la concluſion d'un roman qui débutoit d'une façon auſſi amuſante.

Trois jours ſe paſsèrent ſans qu'il ſurvînt de changement dans mon état. Cependant mon loiſir, car j'en avois beaucoup, me donna lieu d'examiner le ſéjour que j'habitois. On y ſembloit occupé d'amuſemens, parmi leſquels j'avois lieu de penſer qu'il régnoit beaucoup d'innocence.

A la réſerve de quelques jeunes gens, ſortant à peine de l'enfance, & occupés à des ouvrages bas & mé-

chaniques, j'étois en effet, comme on me l'avoit annoncé, le ſeul être de mon ſexe avec qui l'on parut avoir des liaiſons dans le château. Je prétendois bien ne m'en pas tenir à la ſimple familiarité. J'avois des deſſeins ſur la dame, j'en avois encore ſur les ſuivantes; mais je n'étois pas bien décidé, lorſque ſur le ſoir du troiſième jour la confidente de la fée m'aborde, & me dit que ſa maîtreſſe veut me parler en particulier. Je me rends aux ordres, & l'énigme ſe dénoue.

Vous devez ſavoir de quelle eſpèce ſont les entretiens qui plaiſent le plus à Strigilline; elle parut ſatisfaite de mon cachet; mais comme on ne peut pas tout dire en une nuit, il fallut remettre la ſuite de notre converſation au lendemain. Nous eûmes pluſieurs entretiens ſur ce ton, & ſans nous ennuyer, à ce qu'il paroiſſoit;

cependant Strigilline n'étoit pas la ſeule qui eut envie de jaſer avec moi. Vous avez pu connoître une de ſes ſuivantes, qu'on nomme Gloriane ; elle a l'air de la fraîcheur & de la jeuneſſe, le minois fin, le regard effronté. Cette Gloriane me demande à ſon tour un moment d'entretien en particulier ; je le déſirois autant qu'elle ; nous fûmes bientôt d'accord.

Mais, quelque grand parleur que l'on ſoit, à babiller jour & nuit, les poumons s'altèrent. Il m'arriva donc de me rencontrer avec la fée ſans pouvoir deſſerrer les dents.

Elle penſa que j'étois incommodé, ſe donna des ſoins très-empreſſés pour mon rétabliſſement ; mais la parole ne revint pas. Je gardois un ſilence obſtiné, & on liſoit dans mes yeux abbattus que ſi je ne diſois rien, j'en penſois moins encore.

On lança bientôt ſur moi des regards mécontens : je n'en concevois pas d'allarmes : je ne ſuis pas de ces gens qui s'inquiètent volontiers ; quand Gloriane, d'un air fort triſte, vint m'arracher à ma ſécurité, & me prévenir du tour que l'on me préparoit.

On ne ſoupçonnoit point mon intrigue avec elle ; mais je n'étois plus dans le château qu'un objet embarraſſant, dont on ſongeoit à ſe défaire.

Ce ſoir, me dit Gloriane, on vous doit préſenter un julep agréable au goût, dont l'effet ordinaire eſt de faire perdre la raiſon ſans retour. Ne témoignez point de défiance : vous riſqueriez infiniment ; dès que vous aurez bû, mangez la paſtille que je vous donne : elle empêchera le charme d'opérer.

Lorſque l'on penſera que le breuvage doit avoir produit ſon effet, on vous conduira dans une vaſte ménagerie,

où vous trouverez bien des oiſeaux de votre eſpèce, dont la raiſon n'a pas été préſervée de la malice du dangereux julep. Conduits dans ce palais par le haſard, ou attirés par des artifices, ils ont eu d'abord des aventures peu différentes des vôtres ; mais ils n'ont enſuite trouvé perſonne qui voulût faire pour eux ce que je vais riſquer pour vous.

Tant que vous ſerez ſous les yeux de la fée ou de ſes ſurveillans, copiez exactement le maintien des triſtes compagnons de votre diſgrace ; du reſte, ſi vous m'aimez, ſupportez patiemment votre eſclavage ; j'aurai ſoin de vous en adoucir les rigueurs, en attendant que je puiſſe vous en affranchir pour toujours.

Tout m'arriva comme Gloriane me l'avoit prédit. Je diſſimulai parfaitement ; on me crut tout auſſi ſtupide

qu'on avoit voulu me le rendre, & je fus confondu dans une foule d'oiſeaux humains de toutes les eſpèces, à qui l'on n'avoit pas laiſſé la plus légère étincelle de raiſon.

J'avois ſujet de rêver bien triſtement, mais la nuit vint ; la fidelle Gloriane vint avec elle, & les réflexions affligeantes ſe diſſipèrent.

Depuis ce temps les viſites nocturnes ont continué, & m'ont fait paſſer des nuits délicieuſes. A l'aide de ma bienfaitrice je franchiſſois les murs de ma priſon : nous allions au clair de la lune eſſayer nos aîles dans la campagne. Falloit-il nous délaſſer d'un exercice trop violent, Gloriane ne faiſoit que répandre quelques eſſences dans les canaux qui ornoient les jardins de la fée, ſur le champ les eaux attiédies & parfumées nous offroient des bains délicieux.

Au ſortir de ces bains nous nous enfoncions dans les boſquets les plus ſombres : des phoſphores en écartoient bientôt les ténèbres. Les oiſeaux, trompés par un faux jour, croyant ſaluer l'aurore, reprenoient leur ramage que le repos de la nuit les avoit forcés d'interrompre. Des mets exquis nous étoient offerts par des mains inviſibles : & l'appétit ſatisfait, les phoſphores diſparoiſſant tout-à-coup, nous laiſſoient en liberté ma maîtreſſe & moi.

J'avois ſoin de rentrer dans ma priſon avant la naiſſance du jour. Je le paſſois tout entier à me remettre des amuſemens de la nuit ; content du préſent, tranquille ſur l'avenir, & m'inquiétant peu de ce qui ſe faiſoit autour de moi.

Il ne ſe paſſoit point de mois que notre troupe aîlée ne fît quelque re-

crue, & peu de jours que Strigilline ou ſes compagnes ne délivraſſent quelques priſonniers, & pour les enployer à je ne ſais quel uſage. Mais ils retomboient ſur le champ dans leur première captivité.

La langueur que j'affectois, le ſommeil dont j'étois toujours accablé, le peu de nourriture que l'on me voyoit prendre, rendoient ma ſanté ſuſpecte, & m'ont ſans doute épargné des bontés qui m'euſſent été fort à charge. Je ne voulois que Gloriane : elle me ſuffiſoit; jeune, vive, naturelle, elle m'aimoit avec paſſion, & ſans doute elle m'aime encore. Le tour de ſon eſprit me charmoit. Je voudrois qu'un loiſir plus étendu me permit de vous rendre tous les bons contes qu'elle m'a faits de Strigilline & de ſes compagnes, tous les petits traits ſcélérats; ah,

ah, qu'elle m'a bien appris à connoître ſon sèxe !

Cette nuit encore nous ſortions d'un entretien de cette eſpèce. Tout-à-coup, vers le point du jour, ma maîtreſſe jette un grand cri, m'échappe, & diſparoît. Dans le moment un bruit affreux ſe fait entendre. L'enceinte du mur qui nous environnoit s'écroule, ſe diſſipe en fumée, & je me trouve nud à côté de mes habits, au milieu de tous les gens avec qui Barin m'a rencontré. Ce ſont, en apparence, les hôtes de la ménagerie.

Je me lève & regarde autour de moi : je vois qu'il ne reſte aucun veſtige des jardins ni du palais. Tout n'étoit-il qu'illuſion ? Mais comment s'eſt-elle diſſipée ? Qu'eſt devenue Gloriane ? Je crains la vengeance de la fée, s'il faut que ma maîtreſſe en ſoit la vic-

time ; ſi je dois la perdre, je le ſens, je ne m'en conſolerai jamais.

Florizel ayant mis fin au récit de ſon aventure, Enguerrand fit à ſon tour le détail de la ſienne ; n'oubliant aucune circonſtance, depuis l'inſtant de ſon entrée dans la forêt juſqu'au moment où Strigilline & ſes compagnes, après l'enchantement détruit, s'étoient envolées ſous la forme de très-hideuſes harpies. Comme on cheminoit en parlant, on ſe trouva bientôt ſur la route du château que poſſédoit le père du jeune homme ; la ſéparation ſe fit après beaucoup de civilités de part & d'autre.

Enguerrand & Barin ſe trouvant ſeuls, celui-ci rompit le ſilence ; il l'obſervoit depuis long-temps mais à regret.

Ce gentilhomme, dit-il, ne doit pas être tenté de courir après ſa Glo-

riane; à la manière dont vous l'avez peinte il a rabattu de ſon air confiant, & il faudroit faire voir dans un ſemblable déshabillé, à nos jeunes gens à la mode, les trois quarts des bonnes fortunes dont ils ſe piquent. Celui-ci m'a l'air d'un franc libertin. L'hiſtoire qu'il nous a faite ne m'a point plu; j'ai été au moment de lui en dire mon avis; car je ſuis fort ſerviteur du ſeigneur Thoriſmond ſon père.

Barin, répondit le chevalier, on eût fait de vous un excellent pédagogue; vous prêchez volontiers la réforme, & vous donnez très-libéralement votre avis....

Quelquefois, monſieur, j'en pourrois donner de paſſables....

Et pourriez-vous m'expliquer ce que vouloient dire ces mouvemens de tête & d'épaules que vous faiſiez pen-

dant que je rendois compte de mon aventure ?

Je penſois, répondit l'écuyer, que vous auriez pu taire bien des choſes ſur leſquelles on vous avoit demandé de la diſcrétion, ou, tout au moins, ne pas prendre un étourdi pour votre confident.

Je vois, reprit le maître, que vous penſez que je doive faire beaucoup d'attention aux menaces du préſident de l'étrange aſſemblée où nous nous ſommes trouvés cette nuit.

Il a les bras longs, monſieur, & je penſe que la griffe eſt au bout. Après tout, mettez en proſe & en vers tout ce que vous avez vu ; il ne peut m'en revenir ni bien ni mal. En finiſſant ces mots, le maître & l'écuyer ſe trouvèrent à la porte d'une hôtellerie qui étoit iſolée dans la campagne ; ils étoient fatigués, ils y entrèrent.

CHANT VI.

SIGISMOND, entré ſeul dans la ville de Damas pêle-mêle avec les fuyards, a bientôt mille aſſaillans ſur les bras; l'audace ſuccède à la timidité dans le cœur du ſarrazin, qui ne ſe voit qu'un ſeul adverſaire en tête; mais le comte de Tours, devenu plus redoutable par l'excès du danger, frappe des coups terribles, & répand le carnage & la mort par-tout où peut tomber le tranchant de ſon épée. Déjà ſes ennemis n'oſant plus l'approcher qu'avec crainte ſembloient attendre que l'épuiſement des forces le leur livrât tout déſarmé, lorſque Gonoran, gendre de Mélec, parut.

Ce guerrier ſortoit du palais à la tête de la garde du ſoudan, pour ve-

nir favorifer la retraite des ſiens. Sigiſmond ſemble prendre de nouvelles forces à l'aſpect d'un adverſaire plus noble que ceux qu'il a combattus juſqu'alors ; il court à la rencontre du ſarrazin ; celui-ci, jeune, ardent, préſomptueux, robuſte, avide de la renommée, s'indigne qu'un guerrier fatigué par tant de combats oſe ſe flatter de lui diſputer la victoire ; il s'abandonne, & reçoit le coup de la mort en faiſant à Sigiſmond une profonde bleſſure dont ce prince eſt renverſé : on les porte tous deux au palais.

Le comte de Tours, après qu'on eut mis le premier appareil à ſa plaie, tranſporté dans la forteresſe d'Elima, s'y voit traité moins en ennemi que comme un ôtage : il y reçoit tous les ſecours qui peuvent le rappeler à la vie. Les miniſtres du ſoudan ne con-

çoivent point comment la férocité de leur maître s'eſt relâchée, lui qui s'eſt ſignalé juſqu'à ce jour par les cruautés inouies exercées ſur les chrétiens dont le ſort des armes l'a rendu maître ; lui qui frémit de rage lorſqu'il entend prononcer leur nom.

Ce monarque s'ouvre enfin aux chefs de ſon conſeil. J'ai donc en mon pouvoir, leur dit-il, ce chrétien ſi redoutable, dont l'avis & le bras ont porté, depuis le commencement de cette guerre, les coups les plus terribles à ma puiſſance ; ce chrétien qui vient de forcer à mes yeux un des plus forts retranchemens de ma capitale, & de ſe baigner dans le ſang d'un fils dont la ſageſſe & le courage faiſoient ma plus grande ſûreté. Si je ſuivois les mouvemens de ma paſſion, ce guerrier téméraire payeroit à l'heure même les larmes qu'il me force à ver-

ſer. Ce poignard, guidé par ma main tremblante, iroit tarir la ſource de ſa vie & déchirer ſon cœur ; mais je dois à ma religion & à l'état, une vengeance plus politique. Ou le Ciel m'aura mis entre les mains de quoi réparer mes infortunes paſſées ! ou le priſonnier qu'il me livre ſervira, par le traitement que je lui deſtine, à intimider pour l'avenir ſes pareils. Je ſais qu'il eſt dans la force de l'âge, né ſouverain & d'une illuſtre origine ; j'eſſayerai de l'attacher à moi par les liens du ſang, & ſi l'attente éloignée de ma couronne ne ſollicite point aſſez ſon ambition pour le porter à l'abjuration de ſes erreurs & à l'abandon de ſa patrie, pourquoi tarderois-je à remettre ſur le champ entre ſes mains un ſceptre que ma caducité m'empêche de défendre, & que la mort doit bientôt me ravir ? Heureux ſi mes paupières, à demi-fer-

mées par l'ange de la mort, peuvent voir encore l'étendard du ſaint prophète, entre les mains de ce nouveau proſélyte, repouſſer juſqu'aux extrémités de l'Occident qui les a vomis, ce déluge de barbares armés contre nous par le fanatiſme & l'avarice. Mais ſi mes offres, quoique brillantes, ne peuvent vaincre ce cœur altier; s'il refuſe de me rendre en ſa perſonne, le gendre & le champion que ſon bras vient de me ravir, rien ne peut l'arracher au ſupplice. Je veux que ce ſupplice ſoit honteux & authentique, que l'armée des Francs puiſſe en conclure combien je préſume de mes forces & mépriſe leurs armes, combien il eſt dangereux de s'expoſer à ma vengeance.

C'eſt ainſi que Baaladin s'expliquoit avec ſes confidens, tandis que Sigiſmond, trompé par les apparences,

tient qu'au ſoleil de la bonté divine de faire mûrir des fruits délicieux ſur des tiges nourries de ſucs remplis d'amertume. Le Soudan Baaladin, inſpiré du ciel, touché de vos qualités héroïques, vous offre, ſeigneur, la main de la princeſſe ſa fille & le ſceptre des deux Syries.

Etonné du préambule, & plus encore de la chûte de cette harangue, Sigiſmond fut quelque temps ſans répondre: enfin il ſe remet. Le Soudan doit, dit-il, être informé que je ſuis né ſouverain & appartiens à mes ſujets; que je ne ſuis libre de diſpoſer ni de mon cœur, ni de ma main, l'un & l'autre étant engagés; d'ailleurs, l'âge, la raiſon, ni le devoir, ne me permettent pas de me livrer à des mouvemens d'ambition, & encore moins de prendre un nouvel attachement; cependant vous pouvez aſſurer

le Soudan de ma reconnoiſſance pour tout ce qu'il y a d'obligeant & de flatteur dans les offres que vous me faites de ſa part.

Seigneur, repartit l'Iman, votre ſageſſe pourra balancer à loiſir l'importance de la couronne que l'on vous offre; à l'égard des engagemens par leſquels vous vous croyez retenus, les beaux yeux de la ſultane Séjamé vous en affranchiront, avec le ſecours du ſaint Iſlaniſme.

Sigiſmond ſe lève avec précipitation ſur ſon ſéant: quoi! dit-il, eſt-ce qu'il eſt queſtion que je me faſſe Turc?

J'apporte avec moi, répondit modeſtement le docteur, le livre de lumières; ſouffrez, ſeigneur....

Que je ſouffre? Que je liſe votre livre du blaſphême! Je ne ſais pas lire, Dieu merci; feu le comte, mon père, de glorieuſe mémoire, n'a jamais

ſu ni lire, ni écrire. Il ſe battoit plutôt que de diſputer; il a vécu en digne chevalier & eſt mort en bon chrétien; il m'a laiſſé ſon exemple à ſuivre & ſa foi pour héritage.

Mais, ſeigneur, pourſuivit l'Iman, penſez-vous à la colère de Mélec? Mon devoir me force à vous annoncer l'extrémité rigoureuſe à laquelle vous vous trouvez réduit; de deux choſes l'une, il faut régner ſur les Syriens, ou mourir d'un ſupplice humiliant.

Eh bien! reprit le comte avec le même feu, je rendrai gloire à Dieu, il prendra ſoin de ma vengeance..... Mais, ſeigneur, pourquoi faire ſi peu de cas de la vie, de la grandeur? Pourquoi les ſacrifier à une prévention ſi facile à détruire, quand on veut écouter les lumières de la raiſon? Ne liſons qu'un chapitre; permettez que je vous éclaire.

Par la mort! monſieur l'abbé, dit le comte, en ſe levant de deſſus ſon lit, & lui montrant le pommeau de ſon cimeterre, voyez la croix de mon épée, c'eſt le ſeul ſigne de ma foi que je puiſſe trouver dans ce pays ſacrilège, je vous en aſſomme tout-à-l'heure, ſi vous inſiſtez pour me faire faire une héréſie. Allez au diable avec votre ſultane, ſa Syrie & ſon Mahomet. Dites à l'invincible Mélec Baaladin, que je mépriſe ſes offres, encore plus ſes menaces; que Dieu eſt au ciel & Philippe aux portes de Damas.

L'air du viſage, les regards, le ton de la voix de Sigiſmond, effrayèrent l'Iman. Il ſe retire & va rendre compte du peu de fruit de ſa négociation à celui qui l'en avoit chargé.

Mélec ne reſpire que la vengeance; il choiſit pour théâtre un baſtion avancé qui ſervoit de défenſe au fort d'Elima,

& dont la plate-forme ſe découvroit des hauteurs du camp des chrétiens. L'endroit paroiſſoit sûr; l'attaque avoit été négligée de ce côté, les aſſiégeans ayant paru mépriſer une fortereſſe qui devoit ſuivre néceſſairement le ſort de Damas.

Pour faire plus d'impreſſion ſur l'eſprit de ſon peuple, le tyran voulut, dans le ſpectacle ſanglant qu'il devoit donner, mêler des cérémonies de religion à l'appareil militaire.

Le jour deſtiné pour le ſupplice du comte étant venu, on fait ſortir ce prince de ſon appartement; il eſt conduit à la plate-forme du baſtion: la garniſon d'Elima lui ſert d'eſcorte; la foule des miniſtres de la religion muſulmane attachés à la principale moſquée de Damas, le précède & l'entoure; le peuple, dont la curioſité eſt excitée par ces préparatifs, ſe porte

en foule vers le lieu d'où il peut être à portée de voir cette ſcène tragique.

Le ſacrifice alloit être conſommé, Sigiſmond attaché auprès du pieu, fatal inſtrument de ſon ſupplice, a déjà rejeté avec mépris l'Alcoran qu'on a voulu lui faire placer ſur ſon cœur & ſur ſa tête; déjà ſa profeſſion de foi renouvellée avec fermeté, a attiré ſur lui l'indignation de tout ce qui l'environne: le ſignal de l'exécution eſt donné.

Tout-à-coup un guerrier armé de toutes pièces, paroît ſur le haut du parapet, d'où il s'élance vers le milieu de la plate-forme, en terraſſant tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage. Les Imans effrayés s'éloignent avec précipitation; le guerrier s'approche du comte de Tours, briſe les indignes liens qui retenoient ce prince enchaîné. La garde s'avançoit pour y mettre obſtacle; mais des cris d'allarme s'é-

lèvent de toutes parts, & la forcent de ſe porter à la défenſe des murs que l'on eſcalade.

Les Chrétiens ont débouché dans les foſſés du baſtion par une galerie ſouterraine, de la conduite de laquelle les aſſiégés n'avoient point de connoiſſance : les échelles ſont appliquées, & les ſentinelles qui ſont au haut des murs, les yeux fixés ſur le comte de Tours, n'ont rien apperçu de ce qui ſe paſſe autour de leurs poſtes; les corps-de-garde ſont enveloppés avant d'avoir pu ſe mettre en défenſe; une partie tombe ſous le cimeterre des aſſaillans. Le reſte s'enfuit & répand l'effroi par ſes clameurs. La garniſon ſe trouble; les chefs ne ſavent où ſe poſter; les ordres ſont confus, indécis, l'exécution tumultueuſe, embarraſſée, timide; l'avantage ſe déclare de tous côtés en faveur des Chrétiens.

Cependant le comte de Tours ne

voyant qu'un ſeul homme, à la vue duquel tous les Sarrazins lui ſemblent être ſaiſis d'une terreur panique, regarde ce guerrier intrépide que la terreur précède, environne & ſuit, & qui ſemble venu comme par miracle pour lui rendre la liberté, la couronne & la vie; & ne pouvant plus réſiſter aux mouvemens de ſa reconnoiſſance, il lui jette les bras au col & le ſerre avec tendreſſe.

A ce tranſport, (l'infortuné croyoit enfin avoir obtenu ſa grâce) Ollivier, car c'étoit lui-même, ôte ſon caſque, & un genou en terre, il préſente ſa tête nue aux embraſſemens de ſon maître, qu'il penſe avoir enfin déſarmé.

Que la foudre t'écraſe, malheureux! s'écria le comte, en reculant d'horreur à la vue de ces traits, qui lui étoient toujours plus odieux. Ollivier ſe retire, ſaiſi de douleur, glacé d'effroi. Hélas! un peu plus tard, la main

de Sigiſmond alloit ſe déshonorer par un cruel parricide.

Le ſouverain de la Touraine, arraché des mains des bourreaux par un ſeul guerrier, dans une place forte, au milieu d'un peuple entier, & dans laquelle l'aſſaillant paroît au milieu des boulevards, avant d'avoir été vu dans le foſſé ni ſur les murs; voilà, ſans doute, des faits bien extraordinaires; mais un grand courage & des vues ſupérieures avoient préparé ce ſuccès; des circonſtances heureuſement ſaiſies en applanirent les difficultés.

Ollivier, en délivrant le père de l'objet de ſa tendreſſe, ſuivoit les mouvemens de la nature, & ſervoit en même temps la religion, l'Etat & ſon ſouverain. Peut-être ſe flattoit-il de déſarmer enfin le cœur de l'impitoyable Sigiſmond; auſſi ne fut-il pas plutôt informé de l'infortune de ce prince, qu'il tenta pour le tirer d'eſclavage

tout ce que peut entreprendre la valeur au déſeſpoir. Le premier à tous les aſſauts, le premier à repouſſer les ſorties, cherchant ſans ceſſe, par des cartels, à attirer les Sarrazins à des combats ſinguliers qui le rendiſſent maître de quelqu'ôtage illuſtre, & revenant couvert de gloire, même des entrepriſes où la fortune ne l'avoit pas ſecondé.

Des traits d'une valeur auſſi étonnante fixoient les regards de l'armée chrétienne; tout ce qu'il y avoit d'aventuriers illuſtres avoient pris Ollivier pour chef & pour modèle : Philippe les voyoit avec plaiſir ſe raſſembler ſous un drapeau toujours ſuivi de la terreur & de la victoire.

Ollivier, que ce commandement met en état de concevoir de plus vaſtes projets, ſachant que la forteresſe d'Elima ſert de priſon au comte de Tours, forme le deſſein de s'y introduire, à l'aide d'une galerie ſouterraine.

Le boyau eſt ouvert à une diſtance aſſez éloignée de la place, pour que l'ennemi ne puiſſe avoir connoiſſance des travaux; ils ſont conduits avec tant de feu & d'intelligence, qu'ils atteignent déjà le foſſé; mais une nouvelle vient déconcerter les travailleurs.

Le Soudan, irrité par les refus du comte de Tours, a ordonné les apprêts du ſupplice. Ollivier, preſſé par cette circonſtance, change le deſſein qu'il avoit de s'introduire dans Elima en celui de profiter de la galerie, déjà conduite juſqu'au foſſé, pour inſulter la place au moment même choiſi par le Soudan pour l'exécution de ſes volontés.

Le ſacrifice alloit ſe conſommer: tout-à-coup la troupe des aventuriers débouche dans les foſſés d'Elima, &, partagée en trois corps, elle donne l'eſcalade à la place, tandis qu'Ollivier s'élançant ſeul au milieu des Sarrazins

par l'endroit qui paroiſſoit le moins ſuſceptible de lui ouvrir un paſſage, renverſe tout ce qui s'oppoſe à lui, & vole à l'échaffaut. Hélas ! quelle en fut la récompenſe ? Un regard foudroyant de la part du comte, des paroles capables de jeter le déſeſpoir dans l'ame la plus affermie.

A ce dernier trait de la fortune, la raiſon abandonne le malheureux Ollivier ; il conçoit le deſſein de courir à la mort, mais à la mort la plus obſcure. Il jette ſes armes, devenues déſormais un fardeau inutile, & cherche à ſe dérober aux empreſſemens, mêlés de tumulte & de joie, des héros de ſa troupe, qui veulent lui ceindre le front d'un nouveau laurier. Il s'élance dans les foſsés du château qu'il vient de conquérir, & s'enfuit à travers la campagne, ſans projet formé, ſans route déterminée.

Les chaleurs immodérées du jour,

l'obſcurité de la nuit, l'embarras des chemins qu'il ſe fraie à travers les brouſſailles, les rochers & les ſables, les eaux qui s'oppoſent à ſon paſſage, n'ont rien qui puiſſe l'arrêter dans ſa courſe. L'accablement de l'ame empêche qu'il ne ſente que les forces épuiſées, par des travaux exceſſifs, vont abandonner un corps privé de repos & de nourriture.

Enfin il parvient à l'entrée d'une forêt impénétrable à la clarté du jour, par la multitude des branches qui s'embarraſſent les unes dans les autres, & l'épaiſſeur des feuillages; la ronce, armée d'éguillons, le lierre qui s'entortille aux racines que les inondations ont découvertes, un terrain pierreux, inégal, ſemblent défendre l'approche de ce lieu redoutable à tout autre qu'aux animaux malfaiſans, aux reptiles venimeux, aux monſtres dont il doit être

le repaire; un torrent qui se précipite du haut d'une montagne aride, vient se briser avec fracas contre des rochers énormes; l'onde couverte d'écume & bouillonnante rejaillit au loin, &, par sa course incertaine & fougueuse, met le comble aux horreurs de cette effraïante solitude.

C'est-là qu'accablé de faim, de soif, de fatigue & de douleur, le malheureux chevalier succombe enfin sous le poids de tant de maux réunis; les genoux se plient, la tête se panche, le corps s'affaisse & tombe en défaillance; mais la fraîcheur du lieu ranimant bientôt les esprits, l'idée d'Agnès, cette image chère & douloureuse, revient encore, & rend à l'ame sa première sensibilité. Les larmes coulent avec abondance: hélas! dit-il, d'une voix qu'entrecoupent sans cesse les sanglots, je ne vivois que pour elle;

je ne la reverrai plus, il faut que je meure; puis s'apoſtrophant lui-même, avec une eſpèce de tranſport : tu ne vivois que pour elle? Eh! tu n'as vécu que pour ſon infortune! C'eſt par toi, c'eſt pour toi que la princeſſe la plus aimable, la plus digne de jouir des avantages qui lui étoient deſtinés, déchue de ſes eſpérances, devenue la fable du monde, peut-être en proie aux remords, & déteſtant le jour fatal qui t'offrit à ſa vue, gémit dans l'opprobre & la captivité, ſi le trépas n'a mis fin à ſes douleurs; & tu ne vivois que pour elle? Meurs, meurs, meurs mille fois, malheureux, & périſſe avec toi le ſouvenir de ton forfait!

C'en étoit fait de l'infortuné libérateur du comte de Tours, ſi l'aſſiſtance céleſte n'eût envoyé à ſon ſecours un ſolitaire que la haine du monde & l'amour de la ſageſſe avoient conduit dans cet affreux déſert. Il achevoit ſa

carrière dans les travaux du corps, la méditation, l'étude & la pénitence.

Après avoir labouré le champ, dont le produit ſervoit à ſa ſubſiſtance, il revenoit à la grotte qui faiſoit ſa demeure ordinaire : il paſſe ſur les bords du torrent ; il voit Ollivier, & s'approche, ſaiſi de cette compaſſion qu'éprouvent les belles ames à la vue d'un infortuné. D'abord il croit que les triſtes ſoins de la ſépulture ſont les ſeuls qu'il puiſſe déſormais lui rendre. Cependant il s'apperçoit bientôt qu'une première vue l'a trompé, & que les ſymptômes qui le frappent ſont ceux d'un dangereux évanouiſſement.

Il s'empreſſe : il eſſaye de diſſiper le mal par le ſecours de l'eau, par celui des ſecouſſes violentes ; mais voyant que ſes efforts ſont inſuffiſans, & que le mal s'opiniâtre contre d'auſſi foibles reſſources, il court à ſa cellule, &

apporte une phiole remplie de sucs d'herbes, dont l'expérience lui enseigna la vertu. Le breuvage opère, les esprits se raniment, les yeux s'ouvrent, la connoissance revient à notre héros, & bientôt après l'usage de la parole. Alors les malheurs qui l'ont réduit à cet état déplorable venant en foule se retracer à sa mémoire, lui arrachent un soupir amer, & ses joues se baignent de larmes. Le charitable solitaire y mêle les siennes; il ne peut résister à l'attendrissement dont il se sent pénétré en faveur de l'aimable inconnu. Hélas! lui dit-il, jeune étranger, de quelle nature sont les peines qui vous ont plongé dans un état aussi déplorable? Quel dessein vous a conduit dans ces lieux reculés, à travers ces routes ignorées & impraticables? Sans doute, le ciel qui vous protége a permis que je vinsse vous arracher des portes d'un trépas qui n'étoit pas dans l'ordre de

la providence. Parlez, ouvrez votre cœur; peut-être pourrai-je seconder ſes vues en rendant la tranquillité à l'ame, comme je viens de rappeler le corps à la vie. Si ce ſont des biens terreſtres, des vains honneurs, que vous avez perdus, dites, & ma langue inſpirée va faire paſſer dans votre cœur tout le mépris que je ſens pour ces tréſors imaginaires. Si les paſſions ont égaré votre jeuneſſe, & l'ont plongée dans des déſordres dont vous ayez à rougir, dites, je ſuis homme, je connois notre foibleſſe. Je vous parle au nom de celui dont le doigt terraſſe & relève, qui châtie à regret, & ne demande qu'à pardonner. Enfin, mon fils, livrez-vous avec confiance; de quelque nature que ſoient les conſolations dont vous avez beſoin, je ne crois pas trop préſumer du zèle ardent qui m'anime, & j'oſe me promettre de rétablir entièrement le calme dans

votre cœur, de vous rendre au monde, s'il le faut, au ciel & à vous-même.

O mon père! répondit Ollivier, les secours que j'ai reçus de vous, les bontés que vous me témoignez, les offres que vous me faites, sont, sans doute, les effets d'une grace particulière, qui ne veut pas que je périsse. Je m'y livre. Je parlerai, quoique j'aie beaucoup à rougir des aveux que je dois vous faire. Je suis bien malheureux & bien coupable. Hélas! j'aimois; j'étois aimé. L'excès d'une passion réciproque occasionna la faute énorme que j'ai commise: il m'attira les disgraces sous le poids desquelles vous me voyez prêt à succomber. A la suite de ce discours, souvent interrompu par des soupirs, Ollivier s'arrêta un instant avant de passer au détail de ses aventures.

Fin du premier Volume.

510171